



Jean-Claude Dallaire

Chroniques floridiennes

Récit de voyage

Un voyage virtuel en Floride!

Un voyage en Floride, sans vous déplacer! Voilà ce que vous proposent *Chroniques floridiennes*! Passez de l'Atlantique au golfe du Mexique. Arpentez les promenades qui longent les bords de mer. Pénétrez au coeur de villes cosmopolites.

Décollez en visionnant l'album de 330 photos des sites les plus intéressants de douze villes dont Fort Lauderdale Beach, Hollywood Beach, Miami, Key West, Clearwater Beach et Orlando.

Ressentez des émotions singulières en lisant les chroniques savoureuses rédigées par l'auteur, dès le premier de ses nombreux voyages dans le « Sunshine State ». Identifiez les changements intervenus depuis deux décennies.

Chroniques Floridiennes, c'est votre passeport pour un voyage virtuel en Floride, le refuge hivernal préféré de nombreux Québécois!

Chroniques floridiennes

Incluant un album de 330 photos
de 12 villes de la Floride



Les Éditions
Youkali

Table des matières

Édition	5
Titre	6
Citation	7
Du même auteur	9
Dédicaces	10
Jean-Claude Dallaire	11
Chroniques floridiennes : tout un voyage!.....	13
Vers le soleil	15
Premiers contacts avec nos voisins	17
Objectif de route atteint malgré moi	19
L'environnement en transformation	21
États intérieurs.....	25
L'état d'ensoleillement	27
Le temps libre	29
Le désir	33
Fort Lauderdale, Hollywood.....	37
La Lorraine PQ : La vie en vase clos...	39
La Lorraine PQ :... en toute sécurité...	43
La Lorraine PQ :... dans le cyclone du troisième œil	147

Le baigneur de cinq heures	51
Le Quebec Way of life	55
La promenade en bord de mer d'Hollywood	59
Les « dark angels »	61
La tempesta di mare	63
Key West	65
Bahama Village : le contact avec la vraie différence	67
De l'uniformité à la diversité monoculturelle blanche	73
C'est tout de même le dépaysement...	75
... et le dérèglement	77
La célébration du coucher du soleil	81
Le c... de l'Amérique : chercher si tard...	83
Le c... de l'Amérique : trouver si près	87
South Miami Beach.....	91
La vie en rose déco	93
La vie en rose décadent	97
Orlando	101
Orlando ou le génie américain	103
La vie de touriste.....	107
La recherche du bien-être total	109

Les vertus et les forces	115
À l'aube de la peur	121
Les ghettos	127
Les rencontres	131
Retour vers le froid	137
Fais du feu dans la cheminée	139
Vingt ans après... ..	143
Les principaux changements	145
La bataille des promenades sur le front de mer	146
Le redéploiement de la présence des Québécois en Floride	150
L'hispanisation de la Floride	154
Une société en quête de sécurité	158
Une ouverture timide et calculatrice envers la communauté gaie	160

Édition

Les Éditions Youkali
139, rue Racine
Québec (Québec) G2B 1E2
Téléphone : (418) 843-6962
Courriel : leseditionsyoukali@videotron.ca
Web : www.editionsyoukali.ca

Tous droits réservés :

© Les Éditions Youkali et Jean-Claude Dallaire, 2014

Conception et réalisation du graphisme : Jean-Claude Dallaire

Photographies : Jean-Claude Dallaire

Révision du texte : Jean-Claude Dallaire, Jacques Demers, Pierrette Demers-Boucher, Jacques Héroux, Ginette Ledoux

PDF ISBN 978-2-9813876-7-7

Titre

Citation

Jean-Claude Dallaire

Chroniques floridiennes

« Il n'est rien de plus beau que l'instant qui précède le voyage, l'instant où l'horizon de demain vient nous rendre visite et nous dire ses promesses. »

Milan Kundera

Du même auteur :

Dallaire, Jean-Claude, 1946-

Le parfum des ombres/Jean-Claude Dallaire. — Québec (Québec) : Les Éditions Youkali, [2013]. — 278 pages; 22 cm.

Dallaire, Jean-Claude, 1946-

Je te salue, Marie!/Jean-Claude Dallaire. — Québec (Québec) : Les Éditions Espoir, [2010]. — 377 pages; 22 cm.

Les deux romans sont en vente sur le site Internet des Éditions Youkali sous trois formats : imprimé, PDF et EPUB

www.editionsyoukali.ca

leseditionsyoukali@videotron.ca

Dédicaces

À Jacques, mon compagnon de voyage et conjoint depuis 26 ans, pour son soutien constant

À Ginette Ledoux et Jacques Héroux, mes amis, pour leur apport indispensable et stimulant

À tous les membres de ma famille élargie et à mes amis qui m'accompagnent sur la route que je poursuis

Jean-Claude Dallaire

Jean-Claude Dallaire est né en 1946 au Lac-Saint-Jean et est citoyen de la ville de Québec depuis plus de trente ans. Diplômé en sciences politiques, il a travaillé une quinzaine d'années à titre de conseiller politique avant de rejoindre la fonction publique québécoise où il a œuvré pendant vingt-deux ans.

Son deuxième roman, *Le parfum des ombres*, a été publié en 2013 par sa propre maison d'édition, les Éditions Youkali, fondée en 2012. Jean-Claude Dallaire consacre son temps à l'écriture, à la musique et aux voyages.

Chroniques floridiennes : tout un voyage!

Chroniques floridiennes s'adresse à un large public, désireux de connaître la Floride autrement que par les canaux promotionnels ou institutionnels habituels. Il s'agit d'un ouvrage polyvalent pour les personnes qui projettent d'y effectuer un séjour; sentent le besoin d'être mieux informées des lieux qu'elles fréquentent régulièrement; sont dans l'incapacité de s'y rendre, ou sont tout simplement curieuses d'en savoir plus sur la Floride.

Dans tous les cas, la lecture des *Chroniques floridiennes* vous offre l'opportunité de vivre un voyage virtuel, grâce à son contenu diversifié et complémentaire. D'abord, une trentaine de chroniques drôlement savoureuses où se mêlent narration, humour, émotion et réflexion. Ensuite, un album de 330 photos commentées prises dans une douzaine de villes, situées sur les côtes est et ouest de la Floride. Enfin, une analyse des principaux changements survenus au cours des deux dernières décennies. Tout ça dans le même ouvrage, sans vous déplacer!

Chroniques floridiennes, c'est aussi l'assurance qu'il n'y a, comme l'exprime si bien l'écrivain Milan Kundera, « rien de plus beau que l'instant qui précède le voyage, l'instant où l'horizon de demain vient nous rendre visite et nous dire ses promesses. »

Les Éditions Youkali vous souhaitent un bon voyage!

Vers le soleil

Premiers contacts avec nos voisins

Nous sommes partis de Québec le premier janvier 1994 vers neuf heures quinze, accompagnés par une température incertaine. Jacques, mon compagnon de voyage, et moi, nous nous sentions deux passagers anxieux de découvrir ce que la première journée d'une route de quatre jours vers Fort Lauderdale réserverait à deux touristes en devenir, deux Québécois fuyants le connu hivernal vers un territoire potentiellement plus accueillant que les froids agressants d'une fin de décembre interminable. Le trajet Québec-Montréal s'est effectué sans problème, sauf quelques bourrasques dans la région du mont St-Hilaire. Nous avons laissé ma nièce Thérèse au métro Longueuil vers douze heures trente. Elle avait l'air un peu triste et en même temps contente du périple que nous entreprenions. Je lui ai dit que je penserais à elle. Elle m'a rétorqué que j'avais intérêt à tout oublier et à me concentrer sur le voyage.

Quelques kilomètres de plus et c'est la frontière canado-américaine de Lacolle. La joie d'acheter consommer sans taxe et en toute légalité deux cartouches de cigarettes, une caisse de 24 bouteilles de Molson Dry et un quarante onces de scotch whisky achetés au *duty free* pour 69 dollars et des poussières — ce qui

nous aurait coûté au moins 155 dollars sur le marché normal québécois. Dîner à l'américaine chez Friendly's, à Plattsburgh; hamburgers mangés en compagnie de prototypes de l'Américain moyen qui ressemblent au Québécois moyen : un peu débordant de graisse de *fast food* sur les bords, des poignées d'amour. Il y en a de tous les âges qui sont « bien pognés ».

Roulés jusqu'à près de 100 milles de New York. Arrêtés à dix-neuf heures avec la conscience du devoir accompli dans un contexte routier satisfaisant, tout juste accompagnés pendant quelques heures par une faible neige qui s'est évanouie après le passage des frontières. Un coucher peu cher pour nos moyens de voyageurs à 110 dollars américains par jour pour deux ce qui revient à 147 dollars canadiens. Un défi ou une utopie?

Objectif de route atteint malgré moi

Debout à cinq heures le 2 janvier. Temps doux comme un redoux. Déjeuner chez Mc Donald, une première, puisque je ne me lève jamais assez tôt les jours de congé pour consommer leur merde enrobée d'une bonne pub, adaptée aux enfants gâtés de l'opulence que nous sommes. Traversé la région de New York sans les problèmes que nous appréhendions, en suivant rigoureusement le *triptik* de la CAA. Les tracas nous les avons plutôt vécus dans la région de Philadelphie. Se perdre à Candem — à la sortie 3 du New Jersey turnpike, à ne pas prendre —, c'est l'enfer pour un citoyen habitué à des règles de circulation normales. Candem c'est un *one way* permanent et total comme la vie à certaines occasions, sans espoir de retour vers le futur antérieur. J'aurais dû emprunter la route 81 comme me l'avait conseillé un compagnon de travail. Trop tard! Au lieu de poursuivre mon chemin, j'ai frappé Candem, beaucoup moins poétique que Marienbad...

Faible estime de moi comme conducteur et pas très fier de nous comme équipe de voyageurs. Sentiment qui s'est estompé après un après-midi à avancer sur la

route sans anicroche et sans moi au volant. En punition, transformé en navigateur attentif et anxieux de se recycler dans une *job* plus rentable pour l'atteinte de l'objectif journalier, cela m'a permis de reconstruire un peu ma confiance amochée.

Roulé jusqu'à Ashland, près de St. Petersburg en Virginie, avec la détermination de déboursier pour l'hébergement environ le prix que nous avons payé soit 35.43 \$. C'est bon pour la moyenne quotidienne et pour le moral en général. Une autre satisfaction que sont venus renforcer quelques scotchs sans taxe, suivis de la fine fleur de la gastronomie américaine : le Kentucky suprême arrosé à la sauce épaisse du Colonel que j'aime tant... La sauce, pas le Colonel!

L'environnement en transformation

En ce trois janvier au matin, après vingt-deux heures de route, un espoir qui nous habitait : une attente alimentée copieusement par les joies précoces d'échapper à un hiver qui s'annonçait féroce, après quelques semaines de froides fréquentations, l'obsession de nous retrouver avec quelques vêtements légers sur notre peau blanche et des chaussures printanières, presque estivales, espadrilles, babouches ou sandales. Pour aujourd'hui cette métamorphose vestimentaire?

Excusez-moi, je dois redémarrer ma narration du troisième jour différemment, puisque j'ai écrit cette première phrase de la chronique de ce jour, tout comme la dernière de la chronique d'hier, avant d'aller manger chez le Colonel, histoire de prendre de l'avance. Je ne suis pas fier de moi. J'ai le sentiment d'agir un peu beaucoup comme les Français vis-à-vis des Américains — vous le verrez bien dans un prochain texte —, à savoir rechercher des indices en mesure de fonder mes préjugés. Je fais amende honorable, pire, je m'accuse d'avoir véhiculé des faussetés sur les habitudes alimentaires de mes voisins américains. Non, il n'y a pas de sauce épaisse du Colonel aux États. J'ai dû me contenter de morceaux de poulets petits et gras,

sans aucun de mes accompagnements préférés, la sauce et les frites. Excusez-moi, mon Colonel! Vous et vos concitoyens n'êtes pas aussi cochons que nous comme bouffeurs de *fast food*.

Autre bel exemple de préjugé : mon compagnon de voyage, Jacques, m'a accusé, à l'aube, d'avoir perdu un des deux trousseaux de clés du véhicule, arguant que ma colère retenue au comptoir du Colonel — l'absence de sauce — expliquait cette perte. « Et puis, t'es traîneux... » Quelle ne fut pas ma joie profonde et très chrétienne lorsqu'il découvrit l'objet recherché dans la poche de sa veste d'été qu'il avait décidé de porter prématurément, en ce matin automnal, avec l'espoir avoué de profiter d'un crépuscule printanier! Lui qui est bon avec St-Antoine, le patron des causes désespérées, allait-il être à nouveau exaucé?

Parlons-en du printemps! J'ai cherché toute la journée — j'avais le temps, à titre de conducteur en recyclage — des bourgeons ou des feuilles naissantes. Interrogation aussi angoissante : surveillais-je les indices de la bonne saison? Était-on en fin d'hiver ou au début du printemps? Quelle angoisse de ne pas avoir assez de sensibilité et de connaissances, non seulement pour trouver des réponses aux questions, mais pis encore, pour poser les bonnes, au moment où nous traversions la Virginie et les Carolines! J'ai perçu un indice clair en arrivant à Hardieville, près de Savannah en Georgie, lorsque j'ai pu vivre l'apéro, assis à côté de la porte-fenêtre toute grande ouverte avec une vue imprenable sur un paysage autoroutier. Les 57 degrés de je ne sais trop quelle saison et le palmier tout près de la

porte — nous l'avons palpé, c'était le premier de notre voyage et de notre vie — ont transformé un moment en apparence banal en émotion très intense pour les jeunes voyageurs expérimentés que nous pensions être. Une seule certitude, après environ 2200 kilomètres : je ne portais toujours pas l'habit convoité qui me convertirait enfin en touriste estival pour de bon, pour au moins 35 jours. Vivement le quatre janvier et les culottes courtes!

En passant, le coût moyen est satisfaisant pour une deuxième journée d'affilée : 32,35 \$ pour le coucher.

États intérieurs

L'état d'ensoleillement

J'ai tenté sans trop de succès, pendant ma courte enfance, d'atteindre l'état de grâce tant convoité. J'ai le sentiment que ça doit peut-être ressembler à l'état que j'ose qualifier d'ensoleillement, vécu au cours de cette quatrième, suprême et dernière journée de route.

Le phénomène intérieur s'est produit sur une période d'environ une heure pendant laquelle la nature est passée d'une condition morne et dépressive à un environnement lumineux, d'une luminosité enveloppante comme celle d'une mère en état de création. C'est cette transformation qui m'a, à toutes fins utiles, gelé sur place, rendu semi-comateux, en recherche d'un nouvel équilibre entre l'éblouissement et l'anxiété, la béatitude et la culpabilité, le chaud et le froid.

Besoin de sortir du véhicule, du cocon sécurisant des derniers jours, maintenant étouffant. Arrêt à Jacksonville en Floride au début de la *Sunrise State*, l'État du soleil. Comme quoi on est toujours au nord d'un sud quelconque, en l'occurrence le nord encore frisquet de la chaleureuse Miami, située à environ 500 milles plus bas. De la même façon qu'on est des

aborigènes ou des *locals* par rapport à des visiteurs qui s'infiltrèrent dans notre vie quotidienne.

Touriste! C'est ce que je suis devenu tout à coup en troquant, enfin, près de Cape Canaveral, mes vêtements semi-nordiques pour le pantalon court et le t-shirt en prenant soin, au préalable, de vérifier si mes nouveaux semblables en portaient eux aussi. L'habit ne fait pas le moine, mais ça aide à le transformer en tout cas.

En quelques heures, nous sommes passés de mai à juillet. Le temps frisquet de mai à Jacksonville; le soleil un peu plus chaleureux de juin à Daytona Beach; la senteur du foin frais coupé du début de juillet de nos campagnes québécoises, près de West Palm Beach et la chaleur tempérée d'un juillet un peu timide à notre arrivée à Fort Lauderdale.

Beaucoup de sensations et une transformation intérieure déstabilisante pour deux Québécois qui se sentaient un peu coupables d'avoir abandonné leurs compatriotes dans l'état comateux d'un janvier encore plus rigoureux qu'on pensait, comme on a pu rapidement le savoir par la télé québécoise et le placotage, comme vous allez voir.

Le temps libre

J'éprouve certaines difficultés à passer de l'encadrement serré de l'activité professionnelle, pratiquement ininterrompue depuis 18 mois, à la liberté des vacances, dégagé des contraintes du quotidien routinier et pourtant sécurisant avec sa multitude de balises et de garde-fous. Je suis en train de vivre la transition entre le temps rentable que l'on gère et le temps libre que l'on meuble selon ses goûts et ses besoins, tout en essayant d'éviter le piège insidieux, pour moi en tout cas, du temps mort que l'on tue. C'est une question de reconnexion avec soi-même et de choix d'exister différemment.

Satisfaction laborieuse de ses désirs refoulés rendus secondaires, et de ses passions plus ou moins floues reléguées au second plan, dans cette course folle à la recherche de l'efficacité à tout prix, même au prix de devenir un robot étranger à soi-même. Décisions apparemment faciles, mais pas nécessairement évidentes, de prendre le temps de faire des choses banales que le stress de la vie active m'amenait à exécuter machinalement et surtout rapidement; délaisser l'occupation passive télévisuelle, puisque je ne vais tout de même pas passer ces chaudes soirées d'hiver

avec Marilynne, le chanoine Caron et les journalistes de l'Express; mettre de côté la lecture des quotidiens, le Journal de Montréal et les autres — je l'avoue, j'ai triché deux fois, un nouveau Premier ministre, ce n'est pas fréquent — en somme, décisions de libérer du temps pour tout et pour rien.

Faire quoi? C'est un peu comme la décoration intérieure : certains ont plus de goût et d'imagination que d'autres. Une chose est sûre, je ne suis pas le type de vacancier à visiter les musées, à l'exception de celui de Salvador Dali à St. Petersburg. Je ne me contente pas des amuse-gueules habituels et du *fast food* touristique insipide et artificiel, genre élevage d'alligators à St. Augustine ou observation des récifs de corail à Key West sur un bateau à fond de verre; ce sont des substituts à la vraie bouffe. Je suis plus enclin à déguster les plats de résistance, à bouffer la vie des *locals* ou à tout le moins à m'immerger plus ou moins intensément parmi eux.

Mon temps libéré, j'en fais quoi? L'écriture de cette chronique, à intervalles réguliers de trois ou quatre jours, le soin de jeter sur papier le plus souvent possible les idées qui serviront d'esquisse à sa rédaction, les marches sans but sur les trottoirs en bordure de la mer ou les pieds dans le sable, les déjeuners prolongés jusqu'à la fin de l'avant-midi, la conversation réinventée avec mon compagnon de voyage et avec les résidents les plus typiques de l'hôtel; les apéros dans les bars où se tiennent les *locals* ou tout simplement s'asseoir sur le balcon de notre chambre ou sur la terrasse, les excursions à pied dans les quartiers populaires, autrement dit dans les secteurs noirs des principales villes, la fréquentation passive du

soleil, accompagnée d'une observation discrète, mais tout de même intensive, de ses adeptes allongés sur les plages et les bords de piscines, la préparation des étapes subséquentes du voyage, la cuisson des repas, question de prendre les moyens pour maintenir le coût quotidien au niveau visé, sauf les soirs relativement rares de pizza du resto.

Entre le temps meublé et le temps tué, il y a toute la différence qui existe entre l'actif et le passif, comme j'ai pu le constater en observant certains résidents de *La Lorraine* — j'y reviendrai lors d'une prochaine chronique. Certaines personnes que des problèmes de santé rendent moins mobiles et plus fragiles semblent tuer le temps. Elles placotent à longueur de journée sur les sujets préférés des Québécois en Floride : le climat froid du Québec et le déroulement de leur périple. D'autres s'ajoutent au cours du séjour : les arrivées, les départs, les maladies, les prévisions de la météo, le hockey, les raisons pour lesquelles les questions politiques doivent être évitées, les émissions de la télévision québécoise de Montréal. Et quand il n'y a plus de matière, on parle des autres si, bien entendu, ils ne sont pas là et si leurs fenêtres ne donnent pas sur le parloir. La vraie vie de touristes, quoi!

Le désir

Le début de mon séjour floridien ne m'a pas apporté beaucoup de satisfaction. Je cherchais la faille, le pourquoi de la panne de jouissance d'un tas de situations nouvelles qu'une personne normalement constituée, pensais-je, aurait dû ressentir.

Après quelques jours de réflexion, je me suis permis d'avancer une hypothèse qui aura eu, à tout le moins, l'avantage de me rassurer quant à ma normalité. Je crois que le plaisir éprouvé lors de la dégustation d'un repas, la satisfaction d'une relation charnelle, la joie de savourer les bienfaits d'une saison sont intimement reliés à la force du désir qui les a précédés.

Sentir les derniers soubresauts d'un hiver qui n'en finit plus; pressentir les premières douceurs d'un printemps timide, surveiller l'apparition des bourgeons précurseurs des étés en devenir, enlever, malgré tous les bons conseils, une épaisseur de vêtements en avril, profiter langoureusement une chaude nuit précoce de juin, sont autant d'hormones qui devraient faire monter la sève du goût de vivre intensément l'état anticipé.

Le fait de passer sans transition de l'hibernation à l'ensoleillement court-circuite le cheminement et les occasions où l'appétit recrée en imagination le vécu souhaité où l'instant donne vie aux sensations liées à une situation qui n'existe pas ou du moins pas encore.

Je crois que c'est ce qui explique l'absence de voracité et d'euphorie de mes premiers jours en Floride. Une fois sorti de mon état semi-comateux, il a fallu que je prenne conscience du manque de rituel du désir pour profiter pleinement de ce que je m'étais pourtant préparé trop rationnellement à vivre depuis un mois.

S'ils ne jouissent pas encore à leur goût, quelles qu'en soient les raisons, les ours polaires que nous sommes peuvent toujours amplifier la douceur chaleureuse des hivers estivaux floridiens. Le moyen? Comparer, surtout lorsque le ciel est nuageux et les degrés Fahrenheit sous les 70, leur ensoleillement même faiblard à la situation des Québécois qui continuent de geler, de pelleter, de s'emmitoufler. Après quelques semaines, ce truc ne marche malheureusement plus.

Il reste alors à exploiter la culpabilité inhérente à notre condition de nordique nord-américain. Souvenez-vous de la délectation décuplée de votre enfance et de votre adolescence liées à la consommation des fruits défendus. J'émet l'hypothèse que notre situation géographique sur la planète est la conséquence d'une mission divine — je n'ose pas avancer la théorie d'un complot. Pourquoi Dieu n'aurait-il pas confié à Jacques Cartier la tâche de découvrir l'Amérique là où le climat infernal nous obligerait, jusqu'à la fin des temps, à vivre

un état de rédemption permanente, tout en prenant soin que la pomme tentatrice, la Floride, soit facilement à portée de main? D'où la jouissance coupable et décuplée ressentie par les Québécois qui succombent aux fruits défendus floridiens.

Fort Lauderdale, Hollywood

La Lorraine PQ : La vie en vase clos...

Le début de notre séjour à Fort Lauderdale fut pénible. Arrivés après quatre jours de conduite alternée sur les autoroutes américaines, ça nous a pris plusieurs jours pour retrouver notre équilibre nerveux mis à rude épreuve par de longues heures de route dans un univers individualiste et anarchique. Deux autres déceptions allaient assombrir cette première semaine. Le lendemain de notre arrivée, le mercure est passé de 80 degrés Fahrenheit à 60, le tout accompagné d'un vent du nord-ouest qui a sévi pendant trois jours. Souffrance toute relative quand même, puisque nous bénéficions d'un écart positif de près de 40 degrés par rapport au climat montréalais de janvier sous zéro. Mais, alors que le beau temps était revenu, nous nous apercevions chaque jour un peu plus que le choix de notre hôtel avait été très mauvais. Attiré par les bas prix hebdomadaires offerts, j'avais réservé à partir de Montréal l'équivalent d'un trois-pièces et demi dans un endroit qui s'est avéré rapidement être un ghetto, peuplé presque uniquement par des vacanciers saisonniers québécois, couples retraités de classe très moyenne et, par conséquent, des gens plus âgés.

La Lorraine est un complexe composé d'une soixantaine d'appartements, géré par un Québécois francophone et les membres de sa famille, habité par des clients fidèles qui, pratiquement, le contrôlent. Ils restent la plupart du temps sur place et ont donc le loisir de surveiller tout ce qui se passe... ou pas, tout en se regardant exister.

La vie quotidienne est régie par des règles souvent non écrites. Des événements répétitifs dictent la façon socialement correcte de vivre en vacances et encadrent le déroulement du temps, avec la caractéristique principale que ça se vit en français et comme au Québec.

À La Lorraine PQ, on peut s'asseoir sur le balcon avec ses bigoudis sur la tête, en prévision du bingo du soir ou de la visite québécoise qu'on attend. Mais il n'est pas permis de laisser sa porte ouverte, au cas où un dangereux lézard entrerait — il paraît que c'est écrit sur le contrat de location. Il est de bon ton de se saluer, de parler du temps qu'il fait au Québec ou qu'il fera demain en Floride. On peut même investiguer sur les clients de passage, dans l'attente de quelque chose de non orthodoxe dont on pourrait jaser.

Il est souhaitable de souligner le caractère sportif de M. X qui, malgré son grand âge, marche au moins six milles en début de matinée. Il est en forme « aussi », comme dit sa voisine de palier qui, elle, est vieille fille et ne « marche pas... » Ne surtout pas oublier de saluer le roi du moment, un ex-policier de la ville de Montréal à la retraite, à qui le gérant offre un café chaque matin que le soleil lui permet de sortir et de compatis à la

maladie qui le rend immobile. Il est bien bon! Surtout que son épouse donne un coup de main dans la vente des journaux québécois, pour un bénéfice que lui seul et le propriétaire connaissent.

La vieille fille de tantôt, c'est la sœur de sa femme qui a eu un cancer du sein et qui, selon sa fille, psychologue industrielle, a une âme de travailleuse sociale. C'est d'ailleurs elle qui a presque réglé le problème d'un compatriote « pogné » avec un garagiste. Elle a mobilisé les services du concessionnaire automobile de Ste-Anne-de-la-Pérade, qui a séjourné quelques semaines ici; un Monsieur au moi surdéveloppé et très envahissant, qui est ami d'un oncle proche de Guy Lafleur; près de qui il a d'ailleurs soupé sans lui parler, « car ce n'est pas son genre de courir après les vedettes » et qui consomme des bouteilles de vin à 200 dollars, payées par son chum qui l'a financé pour lancer son affaire. Il aurait sûrement « voulu être un artiste »!

Ne surtout pas oublier de vanter les mérites et de souligner le labeur incessant de M. Pageau qui, en passant, a pris quelques heures de congé pour accueillir sa fille et son gendre, paraît-il chef des pompiers, ou presque, de la ville de Montréal. M. Pageau trime dur pour pouvoir demeurer quelques mois à La Lorraine, en bénéficiant d'un tarif réduit que seuls lui et le patron, M. Gagnon, connaissent.

Vous aurez saisi qu'il est mal vu de confier à qui que ce soit le coût de son hébergement. C'est un secret entre le propriétaire et son client. Même si Mme Y qui passe ses hivers ici, parce qu'elle est prise du

cœur et qu'elle ne peut supporter le froid et les vents hivernaux, m'a fait comprendre que j'étais chanceux de payer moins cher, car elle a su je ne sais comment que... Elle m'a d'ailleurs confié que son fils et son chum sont venus les visiter. « Il n'est pas marié votre fils? » aurais-je aimé lui demander. Pauvre madame! Mais ce n'est pas mon genre de me mêler des affaires des autres. Une chance qu'elle a de beaux bigoudis bleus foncés, qui s'agencent très bien à la robe d'intérieur bleu pâle qu'elle porte lorsqu'elle se promène sur le balcon ou qu'elle prend du soleil le matin, la chanceuse, en buvant son café. Elle a l'astre du jour de son bord. Pas moi... Je n'ai pas assez de cheveux pour les friser et je garde les mêmes vêtements de ville, en dedans comme au-dehors.

En passant, M. et Mme Pageau ont décidé de prolonger leur séjour d'une semaine, pour compenser la période moins reposante des Fêtes à cause de la présence des enfants turbulents des familles qui séjournaient ici et qui, heureusement, sont repartis pour la rentrée des classes. Ils sont ben fins, mais un peu fatigants au réveil, et puis ils mobilisent la piscine toute la journée en menant un train d'enfer!

La Lorraine PQ :... en toute sécurité...

Malgré l'inévitable atmosphère de mémérages due à un climat culturel homogène à l'intérieur duquel les résidents vivent pratiquement en vase clos, ce type d'hébergement possède beaucoup d'avantages pour les personnes insécurisées par la maladie, la solitude et la transplantation dans un milieu étranger. Mes observations discrètes, alliées à une timide incursion dans cet environnement étouffant, m'ont permis au moins de saisir que les moments importants et routiniers de leur vie de touristes saisonniers, vécus sur une base quotidienne ou hebdomadaire, contribuaient à créer chez eux un sentiment de vie à la fois bien remplie et sécuritaire.

Chaque semaine le samedi, le propriétaire organise un événement majeur : le tournoi de *shuffleboard*. C'est une occasion en or pour se pomponner — après tout, les bigoudis c'est pour une bonne cause —, communiquer avec ses voisins, prendre un petit coup, s'inviter entre eux, chanter et danser. Le tout est animé par la sœur du propriétaire qui, en passant, se paye la traite cette journée-là, car elle s'occupe normalement, en compagnie de son mari, de l'entretien et de l'approvisionnement des appartements. C'est le seul moment où la règle sacrée qui

stipule que nul ne doit emprunter les chaises extérieures des résidants sans leur permission est transgressée, pour le plus grand bien de tous.

Le reste du temps est ponctué par d'autres événements majeurs. Ainsi, quotidiennement, vers seize heures arrivent les journaux de toutes les régions du Québec : le *Journal de Montréal*, le *Journal de Québec*, *La Presse*, *Le Nouvelliste*. Ça complète les nouvelles télévisées qu'on écouterait peut-être sur l'heure du souper ou en soirée.

Des sorties de groupe, comme le bingo organisé par les Séminoles qui vendent aussi des cigarettes hors taxes — ça me dit quelque chose! — sont prévues de temps en temps. Quand la température est moins favorable, on en profite pour visiter les amis québécois qui ne demeurent pas loin ou pour les recevoir. Ça fait changement de se voir à l'extérieur.

Flâner dans les centres d'achat et les marchés aux puces occupe également les journées de mauvais temps. Les arrivées tant attendues de proches en territoire floridien sont peut-être les moments les plus importants, comme pour souligner qu'on est un peu écœuré de regarder les mêmes faces; par conséquent, les départs le sont aussi, pour des raisons différentes, selon que les personnes ont eu un contact plus ou moins bon avec les visiteurs.

Tous ces événements sont précédés, chaque jour, du placotage matinal où les saisonniers, plus ou moins nombreux selon les journées et le climat, font le point de

la situation interne où ils poursuivent leurs discussions sur les sujets à la mode en les colorant des derniers développements de la veille ou de la nuit : température, hockey, départs, arrivées, maladies et visites.

La Lorraine PQ :... dans le cyclone du troisième œil

Arrivés à La Lorraine vers dix-sept heures, le 4 janvier, mes premiers liens avec l'environnement humain de l'hôtel nous ont rapidement fait comprendre que nous étions dans une situation unique. Nous étions les seuls à être deux compagnons de voyage de même sexe, alors que la très grande majorité des résidants sont des couples retraités, des familles ou des personnes seules. La conversation s'est engagée spontanément avec les gens plus âgés, parce qu'ils sont plus présents en permanence, moins mobiles et qu'ils semblent avoir davantage besoin de contact.

Je sentais qu'ils essayaient de nous caser dans l'un ou l'autre des rôles qu'ils ont l'habitude d'attribuer aux résidants. « What's the nature of your relationship? » m'avait demandé l'officier à la frontière américaine. « Friend », avais-je répondu. Ici, ça les tracasse, mais eux prennent des moyens détournés et pas toujours habiles pour le savoir.

Ce troisième œil collectif et inquisiteur m'a reconnecté à ma réalité, habitée par quelques bibittes qui sont bien vivantes et qui se réveillent au moment

où j'aurais le goût de vivre bien autre chose. Mais « Que voulez-vous! » comme dirait notre premier ministre, Jean Chrétien, elles existent et occupent mon territoire intérieur, de vraies Mohawks, souveraines et dévastatrices.

Leurs questions me renvoyaient une image de Jacques et de moi, de nous deux en relation, qui alimentait, comme toujours dans ces cas-là, ma tendance à me percevoir négativement. Je ne me voyais pas comme une entité en soi, mais comme un être en relation avec quelqu'un d'autre qui a l'air plus jeune que moi, ce qui rend encore plus suspect le couple de voyageurs que nous formons. Ma propension à me sentir tout croche à la pensée d'être mitraillé par le regard perçant de tous ces yeux fouineurs donnait vie à ce troisième œil implacable et froid. Les préjugés d'un collectif de retraités et de bien casés, dérangés dans leur routine sécurisante où tous les personnages ont un rôle légitime, réel ou apparent, les poussent à chercher les raisons qui incitent deux hommes à voyager ensemble. « Serait-ce des... ? » Et votre fils, madame?

Certaines questions me donnaient le goût de leur répondre : « Eh bien, oui! C'est mon fils! Je l'ai conçu lorsque j'avais cinq ans! » C'est notre différence d'âge qui a tout l'air énorme, selon l'image qu'ils en projettent. Et puis, cette répartie m'aurait fourni une réponse inoffensive à leurs interrogations sur notre orientation sexuelle. Demandez au troisième œil! »

Pour ce qui est de l'apparence de jeunesse, heureusement que les manifestations du troisième œil

contribuent quelquefois à ramener les choses à de plus justes proportions. Comme cette jeune femme très perspicace, caissière dans un marché d'alimentation, qui m'a demandé si j'étais suffisamment âgé pour acheter la caisse de bière que je m'apprêtais à payer. Il faut dire que là-bas, on doit avoir 21 ans et que toute personne qui a l'air de moins de trente ans — Oui! Oui! C'est écrit! — pourra être suspectée de ne pas avoir l'âge requis. La deuxième fois que cet événement merveilleux s'est produit, j'ai dû expliquer à Jacques, ébranlé par une telle sollicitude à mon égard, que je n'y pouvais rien de paraître si jeune. Ces deux coups de matraque, administrés par le troisième œil, allaient, je l'espérais, faire la vie dure à certaines bibittes.

Et puis, à mesure que le soleil de la Floride maquillait mon visage blême, je me trouvais de mieux en mieux conservé pour mes 47 ans, comme mes bibittes d'ailleurs!

Le baigneur de cinq heures

Pour éviter ce qui aurait pu tourner en double dépression, nous avons réussi à nous extirper du gouffre irrespirable qu'est cet îlot québécois en terre étrangère.

Le coût journalier moyen a subi une hausse dramatique lorsque nous avons déménagé dans un hôtel tout juste confortable, toujours à Fort Lauderdale. La petite suite que nous occupions possédait un balcon à notre usage exclusif avec vue sur la mer toute proche. C'était le prix à payer pour vivre le reste de nos vacances dans un univers plus jeune, plus diversifié sur les plans ethniques et sexuels et surtout, débranchés de la réalité montréalaise.

Comme par toutes les soirées de beau temps, nous prenions l'apéro sur notre balcon d'où nous pouvions assister à l'activité routinière de l'hôtel et la commenter, comme au temps de la Lorraine PQ. La conversation roulait tout aussi doucement que les vagues de la fin du jour. Après un long moment de silence appréciable et apprécié, mon compagnon sentit le besoin de parler :

– Je suis bien content de ma journée. J'ai beaucoup aimé notre marche sur le bord de la mer. Ça

ne se peut pas comme le monde est beau!

– C’est sûrement l’endroit de la Floride où il y a le plus de jeunes, sans que ce soit un ghetto pour autant.

– Cet avant-midi à la plage, un jeune homme est venu s’installer pas loin de moi. Si tu avais vu le *lunch* qu’il promenait sous son maillot. Je n’en reviens pas! Il m’a même rejoint à la mer, quelque temps après le début de mon bain.

Apparemment surpris de ses propos un peu osés, il tenta vainement de me rassurer :

– T’en fais pas, personne ne peut te battre, mon Claude!

– Oui, mais y a beaucoup de monde qui ont un plus beau *lunch* que moi.

– Tu m’en veux? Il me semblait qu’on s’était entendu qu’il n’y a pas de mal à se faire plaisir, à regarder le menu sans le consommer, plaيدا Jacques.

– Oui, oui, tu as raison. Pas de problème! Moi, j’ai mon baigneur de cinq heures. Je n’ai pas encore vérifié son *lunch*, parce que je le surveille tous les jours d’un peu trop loin avec les jumelles. C’est plutôt l’ensemble de sa personne qui m’impressionne et aussi le reflet du soleil couchant sur son corps bronzé et finement sculpté.

Sentant le filon plus riche que prévu, je lui récitai, sur un ton solennel, quelques vers rédigés au cours de l’avant-midi sur la terrasse de l’hôtel :

« Le baigneur de cinq heures

Sur la plage désertée de ses baigneurs Apparaît soudain, tel un leurre

Au moment où le soleil se meurt Quelques instants furtifs

Le temps d’immerger son corps doré Dans les eaux de la mer, enfin calmée Et repart, beau fugitif Vers son royaume de beauté! »

Le Quebec Way of life

Comme il existe un *american way of live*, les Québécois séjournant en Floride ont leur façon bien à eux de vivre le *Quebec way of live*. Adaptation normale des entreprises capitalistes à un segment particulier de marché, à des gens qui constituent une masse critique de clients? Phénomène ethnique et linguistique? Sûrement les deux, avec une prédominance de la culture.

Les Québécois, tout en participant et en s'abreuvant aux courants culturels de l'Amérique, tiennent à conserver et à développer leurs particularités propres, même quand ils sont en visite chez leur plus gros voisin. Comme c'est le cas pour les ethnies qui immigrent dans les grandes métropoles, les Québécois qui émigrent vers le sud pour quelques mois ou quelques semaines ont tendance à se regrouper. Ils manifestent le même instinct grégaire que certaines ethnies montréalaises qui les pousse à vivre dans leur quartier, à transporter dans leurs bagages leurs coutumes particulières, à attirer les membres de leur famille et encore très fréquemment à communiquer dans leur langue. La dimension économique joue un rôle, chez nous comme en Floride, puisque les

entreprises n'ont pas le choix de refléter les attentes et les besoins de leur clientèle à travers leur personnel et les services qu'ils offrent. Ça se traduit par : « Nous parlons français. », « Il y aura toujours quelqu'un pour vous répondre en français », « Télévision française » et autres informations du genre. Mais c'est, somme toute marginal par rapport au nombre de firmes qui opèrent dans les principaux centres touristiques où séjournent les Québécois. À l'exception d'Hollywood, comme nous le verrons, caractérisée par sa promenade en bord de mer.

La règle, c'est plutôt que les Québécois transportent dans leurs bagages leur façon de vivre. Le *Quebec way of live*, c'est la vie au Québec moins la neige et le froid, plus le soleil et la mer. Leur détermination, combinée à l'instinct grégaire de toutes les minorités ethniques, visibles et invisibles, fait en sorte qu'ils se sentent un peu moins étrangers quand ils vont visiter leur oncle Sam. En effet, ils ont accès à des postes de télévision québécoise, à leurs *shows* d'artistes québécois et à leurs vedettes francophones pratiquement immigrées telles Richard Huet. Ils sont membres de leurs caisses populaires Desjardins dont celle d'Hallandale, à leurs services médicaux, juridiques, immobiliers et touristiques. Plusieurs publications leurs sont destinées : *Quoi faire en Floride* et *le Soleil de la Floride*, par exemple. Un événement annuel, le *Canada Fest* à Hollywood Beach, leur est même dédié.

Ce qu'ils ne peuvent pas importer ou façonner à leur image, ça existe ici comme si c'était universel : le bingo, les marchés aux puces —*flea market, the biggest*

in the world —, les églises catholiques, les gros centres d'achat, les restaurants chinois ou italiens, les chaînes de fast food encore plus diversifiées et les concessionnaires d'autos américaines et asiatiques. En somme, des vacances assaisonnées au gros sel québécois avec un soupçon d'épices de l'oncle Sam.

La réalité peut-être différente, selon qu'on soit un vacancier occasionnel, que l'on vive en condo, dans une maison mobile ou à l'hôtel. Mais la notion de ghetto reste attirante comme l'illustrent deux séquences de vie : l'une à La Lorraine et la seconde à Hollywood et sa promenade en bord de mer.

La promenade en bord de mer d'Hollywood

La promenade sur le front de mer d'Hollywood longe la plage sur une distance d'environ deux milles. C'est la façade ouverte sur un parc touristique composé de dizaines de motels de catégorie moyenne, qui se ressemblent tous plus ou moins. Quelques grands hôtels tentent de se distinguer, mais ils ne réussissent pas à transformer l'image de ce petit coin de Floride qui a l'air d'un joli quartier modeste. Contrairement à Fort Lauderdale, à Miami et à Key West qui reçoivent une clientèle beaucoup plus diversifiée du point de vue de l'origine géographique et ethnique, Hollywood accueille majoritairement des Québécois francophones, vacanciers de courte durée ou saisonniers.

Le cœur actuel du « Broadwalk » s'articule autour de l'amphithéâtre en plein air, qui fait dos à la mer. La construction de Margueritaville est en train de transformer cet espace stratégique. Déjà le stationnement municipal et les services associés n'existent plus. Un peu plus loin vers le nord « Broadwalk », l'îlot de *live entertainment*, qui donnait quotidiennement l'occasion à des musiciens ou à des amuseurs de s'exécuter au

bénéfice des pique-niqueurs et des spectateurs, a été remplacé par un parc. Il faut le dire, le « Broadwalk » est une magnifique promenade piétonnière, peut-être la plus agréable de la côte floridienne, de par son contact intime avec la mer, le sable et les palmiers. Cette superbe promenade est aussi en fait un ghetto de francophones québécois, avec ses bons côtés et parfois ses mauvais côtés.

Dans ce parc d'amusement et d'engraissement, des Québécois d'âge mûr, ventripotents pour plusieurs, exhibant à qui mieux mieux, sans gêne, leur protubérance bien entretenue. Il faut dire que les vendeurs de pizzas, de hamburgers, de hot dogs et de frites pullulent autour de la partie centrale de la promenade.

Les efforts de quelques restaurateurs pour sortir du rang du point de vue gastronomique ne suffisent pas à donner un minimum de classe à ces cabanes sans prétention. Mais la présence de la mer réussit à effacer cette grisaille déprimante qu'elles dégagent. De temps en temps, noyés dans la foule, quelques jeunes aux corps d'athlète viennent égayer la morosité ambiante.

Les « dark angels »

Dans les années 1990, si vous marchiez paisiblement sur le large trottoir, près de la mer, les « dark angels » auraient fait irruption dans votre espace vital sans prévenir ou si peu, maîtres qu'ils étaient des lieux. Surtout à Fort Lauderdale puisque c'est pratiquement la seule station balnéaire où ils avaient droit de cité.

Ce sont les « *darks angels* », bruns, bronzés, ailés, qui se déplacent en patins à roues alignées qui n'ont rien à voir avec les dinosaures à quatre roues de mon époque. Leur vitesse est plus grande que celle des automobiles qui roulent péniblement sur le North Atlantic Boulevard, contigu à l'océan. La municipalité de Fort Lauderdale leur a même construit, au coût de 35 millions, une scène toute neuve, des trottoirs bordés du côté de la mer par un muret tout blanc, épousant les mouvements de la vague, sur une distance d'environ 2 milles, qu'ils arpentent sans relâche, surtout aux heures d'affluence des baigneurs, en milieu de journée.

Le prototype de ces bibelots cuivrés qui meublent la façade : grand, joli, effilé, les muscles élégamment ciselés, jeune, habile, insouciant, appétissant comme un bon poulet rôti dont la vue active la salivation. Le sexe

de ces œuvres d'art n'a pas tellement d'importance. Ils sont à l'image de leurs *pops stars* : unisexes. Bien sûr, les anges bruns ne sont pas tous dorés et beaux comme des dieux aux yeux du vacancier ébloui par tant d'harmonie et de perfection.

Superbe vitrine! Réalité attrayante d'une Amérique pourtant divisée où l'opulence évite de côtoyer la pauvreté à la peau foncée des ethnies qui besognent laborieusement dans les chics quartiers de l'Amérique blanche des bords de mer. À quelques pas de là, de chaque côté de Las Olas Boulevard et des canaux de navigation de la Venise d'Amérique, l'abondance se défend à coup de police privée et de gadgets électroniques contre la désespérance, contre les exclus du partage d'une richesse qui s'étale sans pudeur où sont logés, dans un confort indécent, les rois de la jungle. Une enclave régie par les lois d'un marché que sont venues renforcer et légitimer les faillites à répétition des régimes totalitaires.

Mais une chose est palpable : la peur plus ou moins diffuse des touristes et des populations blanches. Heureusement qu'on en est pas toujours conscient et que ce bord de mer est encore, somme toute, assez sécurisant parce que suffisamment blanc. Pour combien de temps?

La tempesta di mare

La radio FM de Miami faisait jouer le célèbre concerto de Vivaldi, *La tempesta di mare*, comme pour tourner le fer dans la plaie des touristes spoliés en manque de soleil. La tempête de mer sévissait maintenant depuis quatre longs jours sous des formes diversifiées.

La tourmente a débuté avec des rafales du sud-est à la fois subtiles et imprévisibles tel le monologue du violoncelle d'une suite de Bach. Des bourrasques harcelaient patiemment et méthodiquement les palmiers et toute flore susceptible de bouger sans offrir trop de résistance. Les précipitations sont venues lui prêter main-forte, s'intégrer à cette interminable partition. La pluie, tantôt fine, taquine, tantôt diluvienne, à boire debout, s'est enlacée sans retenue au vent plus puissant, créant une symphonie beethovénienne aux mouvements structurés, prédéterminés, chronométrés, dont le refrain dominant et maintenant prévisible du vent habitait l'ensemble de l'œuvre.

C'est de la tempête dont on parlait : « C'est la première fois depuis que je séjourne ici, en janvier, où il fait si mauvais! » « C'est ma dernière semaine de vacances. Le retour du soleil est prévu pour demain. »

Et autres subtilités du genre qui confortent les touristes désorientés. Comme si le soleil allait s'empêcher de prendre des vacances en même temps que les Français du nord. Encore une fois, on se consolait à la pensée des températures autour de moins 20 degrés Celsius, accompagnées des plus grosses bordées de neige qu'ils n'auront pas évidemment à pelleter. « Le voisin aime tellement jouer avec sa souffleuse! » Un baume sur leur désillusion, secrété par la météo de la télévision francophone, aussi omniprésente sous le ciel clément de la Floride que sous celui impitoyable du Québec.

Pour ma part, j'ai plutôt apprécié le faciès marin moutonneux et déchaîné — ça ressemble au Lac St-Jean, les palmacées en moins — que le vent et la pluie façonnaient, tout en engageant un combat sans merci avec les palmiers qui en prenaient pour leur rhume cette journée-là. Leurs palmes se soulevaient violemment vers le ciel, comme autant de supplications à la clémence des forces toutes puissantes qui régissent cette planète et son environnement cosmique, en appui aux suppliques des Québécois qui alimentaient leurs espoirs en surveillant attentivement les prévisions météorologiques, enfin favorables, de la télévision locale. Les pauvres Nordiques venaient de se faire voler quatre jours d'un soleil chèrement payé.

Key West

Bahama Village : le contact avec la vraie différence

L'Allemande m'avait dit : « Si tu vas à Key West, pars le matin de bonne heure de Key Largo, passe quelques heures à Key West et reviens coucher le soir à ton point de départ, car à cette période de l'année, c'est *tourists, tourists, money, money* ». Mon frère, lui, m'a conseillé de ne pas séjourner à Miami, car « ça grouille de noirs et de Cubains. Je vais te faire visiter. »

Quel dilemme pour un touriste que de ne pouvoir demeurer sur les lieux mêmes où s'expriment les différences. Dans un cas, c'est une question d'argent, dans l'autre c'est que le contact avec la vraie vie est apparemment trop risqué. Je me suis dit, fort d'indications rassurantes sur le prix plus abordable du logement dans un milieu populaire de Key West, puisées dans *Le Routard*, que j'allais tenter au maximum de réduire les coûts en louant un appartement avec une cuisine dans ce quartier-là. Et je laisserais de côté le projet de séjourner à Miami, question de sauver ma peau!

À mon arrivée à Key West, au cœur de la vieille ville, j'étais anxieux de découvrir cet endroit que le guide

situait à quelques pas de la vitrine animée de la renommée rue Duval, cette rue très touristique peuplée presque jour et nuit de touristes blancs bien sécurisants. Après de multiples tentatives pour repérer la rue Petronia, où se trouvait le Caribbean House, l'hôtel recherché, je me suis résolu à demander des informations à un groupe de noirs — c'est le seul qualificatif que mes connaissances limitées me permettaient de donner à ces gens. Ils étaient assis sur le trottoir de la rue étroite où j'avais bifurqué. Ils ont rigolé amicalement en annonçant au pauvre touriste désorienté et, à partir de ce moment-là, sidéré, que j'étais déjà sur la rue Petronia, tout près de l'hôtel, tout juste dans les coulisses derrière la scène principale de la rue Duval, dans un quartier habité seulement par des Cubains et des Bahamiens. Je comprenais maintenant que l'influence antillaise soulignée dans les guides avait laissé des traces concrètes et colorées.

Allais-je vivre avec ceux que je voulais fuir en annulant mon séjour à Miami? Les Cubains de Key West sont-ils moins menaçants que ceux de Miami? Toujours est-il que le goût du changement et l'argument monétaire surtout, ont contribué pour beaucoup à réduire l'angoisse de côtoyer la vraie différence de Bahama Village West.

Je me suis dit que ça ne devait pas être si dangereux puisque sa principale artère, la Petronia, débouche directement sur la rue Duval, de laquelle on peut facilement voir le début de la vie de ce quartier. En effet, son nom est écrit en grosses lettres, de même que son emblème et sa devise sont fixés à une structure en forme d'arche, érigée sur la rue Duval, à l'entrée du

Village. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait davantage de mots d'ordre qui incitent à aller de l'avant, ensemble, vers les plus hautes récompenses. Deux conques, sorte de mollusques à coquille blanche en spirale, sont dessinées de chaque côté de la devise. Cela indique bien leur appartenance à cette île puisque Key West est aussi appelée *la terre des Conques*. D'autres affiches plus actuelles définissent le village comme une zone où la drogue est absente, ce qui doit vouloir dire qu'elle a déjà été présente. De là à penser qu'elle y est encore...

La crainte et les peurs des premiers contacts avec la différence se sont vite transformées en curiosité. Imaginez une rue parallèle à la rue St-Jean à Québec, comme la rue D'Aiguillon située dans le quartier St-Jean Baptiste ou une rue, comme Montcalm, entre la rue Ste-Catherine et le boulevard René Levesque, dans l'est de Montréal. Remplacez les chiens par des coqs qui s'égosillent à vous irriter les tympanes toute la journée, diminuez de 50 % la qualité des logements, substituez aux blancs par une majorité de noirs vieillissants et évidemment pauvres, ajoutez des centaines de chats qui errent un peu partout et maintenez la prostitution et les attroupements de jeunes. Vous aurez alors une petite idée de la vie qui grouille dans les coulisses. Et ça, tout près de l'Amérique blanche et diversifiée qui se regarde vivre en vase clos, sur la rue Duval. Comme deux mondes à part!

Le seul immeuble qui a de l'allure est l'hôtel où nous logeons, au dernier étage sous les combles, avec un balcon privé qui offre une vue imprenable sur les arbres et une partie du quartier et de ses coqs. En face de l'hôtel

se trouve un petit café cubain d'où ne rentre ni ne sort jamais personne. Sur les façades de plusieurs bâtiments de la rue, des affiches colorées et brouillonnes invitent à danser et à boire. On dirait un décor de carton-pâte derrière lequel la vraie vie grouille, en silence, comme pour ne pas déranger les touristes. Un vieux noir vocifère des *Goddamn* à répétition, assis sur le trottoir. D'autres Antillais d'âge mûr s'amuse à la vue des visiteurs qui n'osent pas les regarder en face, comme moi, par pudeur ou encore à défaut d'avoir trouvé l'attitude confortable, en accord avec l'environnement déroutant.

J'ai les combles de l'hôtel pour la somme de 69 dollars sans taxe que j'ai négociée, en anglais, il faut le faire. Mais après deux nuits, la découverte des coquerelles offertes en prime a mis un terme précipité à mon séjour dans Bahama Village. J'ai remis les clés et les bibittes mortes, conservées dans un petit bocal, à la propriétaire qui a feint la surprise.

Après quelques heures de recherche aux alentours, je me suis installé dans une chambre plutôt ordinaire d'un motel mal entretenu, de classe très moyenne, dont le principal attrait était la piscine et sa terrasse donnant directement sur la mer. J'avais tout de même la satisfaction de loger à côté du chic *Ocean Front Resort*, mais pour un prix plus en harmonie avec mon objectif de dépenses quotidiennes, toujours maintenu à 110 dollars, malgré le coût exorbitant du logement. C'est la seule fois où j'ai déboursé 88 dollars par jour pour un confort si précaire.

Je me retrouvais ainsi au cœur de la diversité

« monoculturelle » blanche réuni à mes semblables qui profitent de la quiétude des vacances sans être trop conscients de la réalité ethnique et raciale qui se vit ailleurs, tout près. Seul le contact visuel de la main-d'œuvre à bon marché, les femmes de ménage majoritairement hispaniques, vient rompre la monotonie de cette faune aisée de bord de mer. Une fois leur journée besogneuse terminée, celles-ci regagnent *Bahama Village* ou d'autres ghettos semblables. À chacun sa place, pour le plus grand bien-être de tous!

De l'uniformité à la diversité « monoculturelle » blanche

En quittant Fort Lauderdale, je sentais le besoin de fuir l'espèce d'uniformité culturelle secrétée par une majorité composée de retraités, seuls ou en couple et de familles bien normales, toutes plus ou moins semblables, où les façons socialement correctes de vivre en touristes dominant le comportement des gens. Fort Lauderdale ressemble, à quelques différences près, à de nombreuses stations balnéaires dans le monde.

Cette faim de diversité s'était aiguisée en feuilletant les guides touristiques qui soulignaient le climat de liberté de Key West, son environnement particulier façonné par la présence d'écrivains connus, l'influence antillaise et la préservation de l'infrastructure urbaine originelle.

Déçu ou pas après quelques jours de vie dans l'île? Oui et non. Non, dans le sens que la diversité s'exprime de diverses façons, tel ce couple homosexuel qui déambule en s'enlaçant mutuellement. Non, parce qu'il est possible d'être différent dans son comportement, son habillement et d'avoir le sentiment de vivre en toute liberté. Ça fait partie intégrante du produit touristique.

Mais, en fait, si les acteurs sont plus diversifiés dans leur manière d'être, c'est encore la culture nord-américaine qui domine. Même assaisonnée d'influences extérieures qui se manifestent dans la cuisine, la musique et les couleurs, le contact avec l'altérité est, somme toute, assez superficiel et accessoire.

Tout se vit en gros sur la rue Duval et ses petites rues des alentours avec leurs accents exotiques. Sur la façade portuaire très animée les touristes blancs se regardent évoluer, tous plus ou moins semblables dans leur diversité apparente. Ils sont eux-mêmes l'attraction, de bons consommateurs au service de l'industrie touristique de l'île qu'ils transforment en l'envahissant. Les différences s'annihilent et avec elles l'essence de ce qui pourrait représenter l'altérité de la réalité humaine.

C'est tout de même le dépaysement...

Mais Key West, c'est tout de même le dépaysement. L'île n'a pas été défigurée par l'urbanisation. C'est sûrement ce qui fait sa véritable valeur comme produit touristique, avec le fait que c'est le point le plus au sud des États-Unis. Ici, les piétons et les cyclistes sont rois, car l'automobile est à l'étroit dans les petites rues que l'affluence des touristes contribue à rapetisser. Le trio infernal des voitures, de la construction d'autoroutes et du développement résidentiel extensif au bénéfice des spéculateurs, n'a pas fait son œuvre sur l'île. Compte tenu de la rareté du territoire insulaire, c'est un exploit!

Le cachet des lieux a attiré plusieurs personnages célèbres dont l'ex-président des États-Unis, Harry S. Truman, qui avait installé sa résidence estivale à Key West. L'île a séduit des artistes et des écrivains tels Ernest Hemingway dont la maison, tout près de Bahama Village, est devenue un musée. Nous avons même eu l'occasion de voir Michel Tremblay se promener à bicyclette.

Contrairement à l'ensemble des villes nord-américaines où le tissu urbain a été charcuté,

l'architecture originale et les espaces de vie ont été conservés et maintenus en bon état. Les murs des maisons ont un passé qu'on se plaît à se remémorer et à raconter à ceux qui y séjournent. Comme me disait un producteur agricole français rencontré à Fort Lauderdale, la plupart des cités américaines n'ont pas de cœur et pas d'histoire. Même si j'ai le sentiment qu'il n'a pas tout à fait raison, je dois reconnaître que Key West comme Québec, dans sa vieille partie, fait exception à cette règle. Elle possède un supplément d'âme sur lequel le temps n'a pas de prise.

On sent d'ailleurs un regain d'intérêt de certaines villes floridiennes pour leur passé pas toujours très lointain. C'est ainsi qu'Orlando, une jeune centenaire, a littéralement revampé une de ses rues du centre-ville, la Church Street. C'est le cas également de Tampa qui a recréé l'atmosphère d'antan dans le quartier historique d'*Ybor City*.

... et le dérèglement

Key West a un petit quelque chose de plus que toutes les villes où j'ai séjourné en Amérique du Nord. J'en ai eu la démonstration le sixième soir, alors que, l'alcool aidant, j'ai été victime d'un dérèglement de mon comportement, habituellement inhibé et civilisé. Pendant quelques minutes, sur une distance de quelques arpents, je me suis surpris à déambuler la main dans la main avec mon chum. C'était le feu d'artifice, l'apothéose, l'explosion provoquée par une mèche allumée discrètement et insidieusement depuis les premières heures de mon séjour sur l'île. Sans trop m'en rendre compte, le climat social unique avait brisé le vernis d'un comportement jusqu'alors très policé. Que s'est-il donc passé? Probablement que l'atmosphère de laisser vivre et de foire permanente avait fait son œuvre.

Liberté de circuler souverainement en bicyclette sur la rue Duval, sans les contraintes de règlement et d'espace imposées habituellement dans les autres villes. La principale règle, c'est celle d'une politesse élémentaire envers les vélos et les scooters. Même les forces de l'ordre, plutôt indulgentes, paraissent surprises de notre timidité à transgresser des lois bien sédimentées dans notre tête de citadin.

Liberté de comportement où les inhibitions habituelles sont absentes. La plupart des femmes quel que soit leur âge, se font bronzer et circulent les seins nus au bord des piscines et les terrasses adjacentes. Des couples gais, jeunes ou âgés, assortis ou désassortis, prennent leur place sans les contraintes imposées par les majorités « vertueuses ». Des jeunes en bande semblent heureux de vivre. Des couples « straight », de tous les âges, expriment leur confort affectif sans la retenue habituelle à laquelle notre société les contraint. Ici, un jeune homme et son amoureuse s'embrassent; là, un gai, attablé avec son chum sur la terrasse d'un café, porte affectueusement à la bouche de son compagnon une bouchée de pain. Un couple lit la bible en alternance, toute la journée, debout sur le trottoir... Il y a de la place pour tout le monde à Key West. Une superbe foire!

Ici les bars ont une histoire. L'écrivain Ernest Hemingway fréquentait le Sloppy Joe's, lorsqu'il habitait l'île où il a écrit, entre autres, *Pour qui sonne le glas*. Le bar est devenu un lieu de pèlerinage très visité par les touristes. À chaque fois qu'un client donne un dollar de pourboire, le personnel fait résonner la cloche. Je préférerais encourager son concurrent de toujours, le Rik's, parce que c'est plus intime et que, de toute façon, j'aime me ranger du côté de ceux qui luttent contre les plus gros.

Des spectacles presque continuels, à prédominance country, en général de calibre professionnel, sont présentés dans la majorité des bars. La plupart sont ouverts sur la rue, ce qui contribue à créer le climat de foire. Et les spéciaux des *happy*

hours sont très bons pour le maintien d'un per diem raisonnable. Les musiciens de rue, d'origine ethnique diverse, font montre d'une virtuosité exceptionnelle sur des instruments tellement variés que leurs noms m'échappent. Comme ce duo de musiciens qui joue une musique très entraînante, quelque chose entre le classique, le jazz et le *new age*. Malgré moi, je succombe à l'atmosphère ambiante. C'est très agréable de perdre quelques inhibitions sans se sentir coupable.

Seuls quelques indices discrets sortent les touristes de leur béatitude. De temps en temps, on peut observer des *locals* aux gilets troués, chaussés de bottes ou quelques coqs égarés venant de Bahama Village. De jeunes noirs, en provenance des coulisses, traversent presque subrepticement la scène. Des clochards sont assis en permanence devant l'église St-Paul. L'autre visage de Key West ne semble troubler personne.

Malheureusement ou heureusement, parce que la vie à Key West coûte cher, toute bonne chose a une fin. Il nous restera toujours de notre séjour un goût de liberté, un espoir qu'un jour les majorités bien pensantes laisseront tomber leurs règles tyranniques, mises à rude épreuve par les pressions déjà évidentes des diversités sociales, comportementales et culturelles.

La célébration du coucher du soleil

Tous les jours de l'année, à des heures qui varient selon la saison, des centaines de touristes célèbrent le coucher du soleil, à l'extrémité ouest de la rue Duval, au quai de Mallory Square, là où l'océan Atlantique se confond avec le golfe du Mexique.

Arrivé le lundi soir, j'ai dû attendre jusqu'au vendredi pour visualiser le spectacle, *because* l'astre solaire a pris congé pendant quelques jours. « C'est normal! Le mois de janvier! » m'a dit le réceptionniste de l'hôtel. C'est quand même le plus beau mois de janvier de ma vie... Lorsque je suis allé repérer les lieux d'observation du coucher, au cours de l'après-midi, la présence inopportune de deux immenses paquebots de touristes en escale obstruait complètement la scène où le roi de notre système se coulerait dans quelques heures. Zut! Je m'interrogeais quand même sur la signification que les gens donnaient à cet événement. Était-ce la manifestation d'une société déboussolée au point de se livrer à un cérémonial d'adoration païenne, nette régression vers la déification des astres.

Ne vous inquiétez plus, tout comme moi. La célébration du coucher du soleil n'est que le prétexte

à une foire où les artistes locaux — magiciens, contorsionnistes, équilibristes, musiciens... — et les vendeurs de popcorn ou de pommes au caramel s'évertuent à amuser et à nourrir les touristes. J'ai dû recourir à toute ma détermination et à beaucoup d'astuces pour me concentrer sur ce que je pensais que les autres étaient venus voir. J'étais distrait par les amuseurs de tout acabit et par le comportement des Américains sans conscience écologique qui lançaient du *popcorn* aux goélands. Mon attention déviait du spectacle pourtant unique au monde, observable sur un angle de près de 200 degrés, aussi sinon plus éblouissant, et ce n'est pas peu dire, que le coucher de Galarneau sur mon Lac St-Jean natal.

Maintenant que les deux paquebots avaient quitté les lieux, j'étais sûr de pouvoir profiter pleinement des vingt dernières minutes pendant lesquelles le soleil descend à une vitesse apparemment accélérée vers son lit océanique. Je n'étais pas au bout de mes peines. Un gros bateau d'excursion, rempli de touristes à 40 dollars par tête, s'est interposé entre le soleil et moi, me privant ainsi de quelques minutes névralgiques du spectacle.

J'ai pu enfin applaudir, vers dix-huit heures cinq, le coucher définitif du roi, que je suppliais de me gratifier de sa présence le lendemain. Pendant ce temps, la majorité s'ébaudissait devant les récentes prouesses des amuseurs tout en terminant son popcorn ou sa pomme.

Le c... de l'Amérique : chercher si tard...

Jacques, mon compagnon de voyage, m'avait exprimé le désir, à notre arrivée à Fort Lauderdale, de voir le cul de l'Amérique, c'est-à-dire d'assister à au moins un spectacle de *strippers* américains. Cela n'a pas été possible à ce moment-là. Tout ce qu'on a constaté au Malebox, un bar de danseurs situé sur le boulevard Sunrise, ce sont de jeunes commerciaux qui monnayaient leur charme auprès d'une clientèle de mâles vieillissants. Après quelque temps et d'autres tentatives ratées, nous avons compris que la vie dans les clubs, du moins en ce qui concerne ce sujet délicat, c'est beaucoup plus tard en soirée que ça se passe. Nous nous étions bien promis de nous reprendre lors de notre séjour à Key West.

Le postérieur de l'Amérique prenait des proportions à la hauteur des attentes développées lors de la préparation du voyage, à l'aide de la revue américaine *The Guide* : photos spectaculaires de *strippers* et repérage des lieux qui présentent des spectacles dans les endroits visités. Nos espérances étaient fondées sur nos façons bien québécoises de vivre, où la démocratisation de la

voyance toutes les heures du jour et de la nuit semble un acquis de société où, en somme, les culs ne chient pas de la merde de pape. De plus, nos attentes étaient basées sur nos habitudes de voyageurs quadragénaires : la petite ça se passe entre seize et vingt heures.

Ce samedi soir, à Key West, nous nous proposons de souper plus tôt — une fois n'est pas coutume —, et d'aller fêter dans un club précédemment repéré, *The Saloon*. Sa publicité promettait les strippers les plus *hots* à partir de vingt et une heures. Enfin, un club qui ouvre ses portes à une heure raisonnable! Plein de bonne volonté et le désir bien aiguisé, nous nous présentons vers vingt-deux heures : presque pas un chat, pas de danseurs, deux travestis qui semblent être des habitués. Bon, on reviendra plus tard.

Retour au 801 rue Duval, l'endroit où se tiennent les *locals*, selon la publicité. Une artiste maison, à la voix quelconque, débite sans trop de conviction des *tunes* bien choisies. Des signes qui ne mentent pas m'indiquent, pour la première fois, que ce sont bien des gens de la place qui veillent ici : échanges de bonsoirs, embrassades amicales, la chanteuse qui fraternise entre les pauses. Tiens! Tiens! Les deux hommes qui travaillent à la réception de l'hôtel font des efforts louables pour ignorer notre présence qui provoque, d'ailleurs, l'indifférence générale, malgré notre accent horrible.

Les deux travestis à la dérive, rencontrés au Saloon, font une apparition remarquée, embrassant à qui mieux mieux nombre de clients chez qui ils ou

elles créent un intérêt certain. Dans le genre, c'est plutôt spectaculaire! La première, le nez caricatural, les cheveux de la perruque longs et bouclés, sans signes visibles d'intelligence, et la seconde, forte de taille, plus barbouillée que maquillée, la crinière style Louis XIV, démesurément grande. Leur arrivée ne réussit pas à dégourdir les clients, une majorité de couples entre deux âges et quelques jeunes, rares à cause de l'obligation sévèrement appliquée d'avoir 21 ans. Les quelques tentatives des *bartenders* de provoquer des manifestations plus évidentes de vie ne suffisent pas à réchauffer le climat malgré tout assez *friendly*.

Vingt-trois heures trente! Allions-nous enfin voir le cul de l'Amérique? Retour au Saloon où, en l'espace d'une heure et demie, l'endroit s'était comme par miracle rempli de Floridiens. C'est donc comme ça qu'ils s'amusaient! Dans un décor sans goût, fabriqué juste pour les besoins du commerce, une bande de voyeurs affamés étaient agglutinés le long du comptoir qui servait de scène à l'unique danseur, dans la trentaine, qui s'évertuait à cacher l'essentiel. C'était un spécimen de seconde main, comme on dirait au Québec, qu'on n'aurait même pas engagé pour ramasser les bouteilles vides dans un bar de Montréal. Dans l'autre partie de l'établissement, une centaine de clients dansaient au son de la musique du *disk jockey*.

Là comme ailleurs dans les discothèques floridiennes, c'est à partir de vingt-trois heures que ça commence et que le *cover charge* s'applique. Les boîtes prestigieuses comme le Copa, qui a feu et lieu à Fort Lauderdale et à Key West, comme le Kremlin, à South

Miami Beach, organisent des événements prétextes où les strippers et les DJ invités sont les atouts qui permettent de justifier des coûts d'entrée.

C'est la disette programmée, la déception assurée pour les voyeurs alléchés par une publicité à la limite de la tromperie. En fait, on assiste à une manifestation tangible d'un certain puritanisme à l'américaine, qui semble quelque peu dépassé aux yeux des Québécois que nous sommes.

C'est là qu'on est en mesure d'apprécier la différence entre ces endroits aux climats artificiels et les autres, comme le 801 rue Duval, qui ont une âme et une histoire. Fondé et géré par une ex-artiste du milieu gai, le 801 est un établissement avec du vrai monde. Dans cette maison sont opérés deux bars, l'un au rez-de-chaussée, ouvert toute la journée, et le second à l'étage, surplombant la rue Duval à la hauteur de Bahama Village.

Le c... de l'Amérique : trouver si près

C'est le lendemain, alors que j'étais en train d'esquisser cette chronique, attablé sur la terrasse adjacente à la piscine, que j'ai eu la chance de voir le cul de l'Amérique. Un jeune homme bien proportionné, bronzé juste à point, au visage d'ange et aux cheveux noirs légèrement frisés, se présente à la masseuse pour une séance de relaxation des muscles du dos et du cou. Les préparatifs, qui se déroulent à deux pas de mon poste d'observation, me permettent d'observer ses deux belles fesses fermes, mises en évidence par un string rayé noir et turquoise, qui ne dissimule rien des deux parties stratégiques. Dos à moi, appuyé sur l'appareil spécialisé de la masseuse, en position inclinée, le cul un peu bombé, il profitait des mains charitables et alertes de la professionnelle. Sa posture stationnaire m'incitait à envisager de faire avec ça bien d'autres choses. Tout ça à une heure de la journée où les jeunes floridiens se remettent de leur nuit exaltante passée dans les décors de carton.

C'est également le lendemain que j'ai côtoyé la vraie vie des *locals*, un dimanche après-midi d'un mois de janvier pas très clément. Jacques et moi décidons d'aller vivre notre dernier cinq à sept à Key West, au

bar de l'étage du 801 rue Duval. Arrivés sur les lieux vers seize heures trente, nous avons mis un certain temps avant de constater que c'était le bingo dominical au bénéfice d'une œuvre humanitaire. Des couples de tous les âges discutaient paisiblement en buvant un verre et en préparant leurs cartes étalées sur les tables et sur le comptoir du bar. Un climat de sérénité régnait dans la place, amplifiée par la présence d'un vent léger qui chatouillait les feuilles des arbres à portée de vue; tableaux sylvestres qu'encadraient les fenêtres à carreaux, grandes ouvertes sur la rue. Dans cette atmosphère, le temps s'écoulait tout doucement vers le coucher d'un soleil qui s'était fait très présent au cours des derniers jours.

C'était la fête de l'animateur du bingo, trente-sept ans, ému par les marques d'appréciation de ses fans qui lui ont fait cadeau d'une robe de chambre. Belle complicité régnait entre lui et les joueurs et entre les joueurs. À certains moments on se serait cru dans une pièce de Michel Tremblay, où le chœur joue un rôle dominant. C'est ainsi que lorsque le meneur de jeu criait certains numéros, les participants, complices, lui répondaient d'une voix commune, sur un ton moqueur, des tirades que nous avons mis un certain temps à décoder, à cause de notre méconnaissance de la langue anglaise et de ses subtilités. À un moment donné, Jacques a découvert l'astuce, quand l'animateur a annoncé le B 4 — BEFORE — les joueurs, en chœur, taquins, ont répliqué :... *AND AFTER*... Avant et après! Le O 69 est sorti et ils ont répondu en agitant leurs clochettes : Ah! Ah! Belle complicité en ce dimanche plein de vraie vie et de chaleur humaine. Tout cela pendant que la chienne

d'un des clients se promenait en toute tranquillité, de temps en temps sollicitée par les joueurs, en lâchant ça et là une petite pisse discrète et rapide sur le tapis qui assourdissait le bruit de ses promenades répétées. Comme tableau de famille, c'est difficile de trouver mieux.

Avis aux quadragénaires de tous les âges : vous ne découvrirez pas grand-chose dans les habitudes et les façons de vivre des gais floridiens, sauf la vraie vie en société dans les bars fréquentés par les *locals*.

South Miami Beach

La vie en rose *déco*

Lorsque j'ai pris la « décision de ma vie », à l'encontre des recommandations de mon entourage, de séjourner quelques jours à Miami, la question implicite se formulait ainsi : vais-je y laisser ma peau? Je me suis alors remémoré la supplication de la jeune travailleuse d'un restaurant de South Miami Beach, lue dans le Journal de Québec, qui implorait les journalistes de dire aux touristes que c'est à vingt minutes de là que la violence fait rage. Vingt minutes à pied ou en auto? Toujours est-il qu'inoculé quelque peu contre la peur par mon séjour à Bahama Village et paralysé à la pensée de la honte que j'éprouverais d'avouer à mes collègues de travail que je n'y serais pas allé, nous avons décidé de passer quelques jours dans l'Art Deco District.

Nous étions logés dans un hôtel typiquement Art déco, Le Penguin, entre la 13^e et la 14^e rue. Tout près, un restaurant cubain, possédé et géré par une famille élargie, nous a permis de maintenir notre per diem à un niveau raisonnable. Nous pouvions y déguster, pour un prix très abordable, d'excellents sandwiches cubains, de la viande de porc et du fromage dans une baguette de pain lourd, chaud et croustillant, des protéines à bon

marché et longues à digérer.

Le quartier, dont le centre des activités est situé sur Ocean Drive, la A1A qui longe la mer, entre la première et la quinzième rue, est visuellement très attrayant. Il faut toute une palette de couleurs pour décrire le décor Art déco dominée par la gamme de couleurs pastel qui habille des édifices dont l'âge et l'aspect vieillot ressortent malgré le maquillage.

L'hôtel le plus sophistiqué du district est assurément le Netherland : le jaune clair dominant est agrémenté au-dessus et au-dessous des fenêtres de brun ocre, de jaune moutarde, de vert tendre, d'orange brûlée et de lilas foncé. Le tout souligné par une bande violette à la base du deuxième étage. La fontaine de béton, sur le perron de l'hôtel, montre toute une gamme de lilas et de verts. Elle est ornée de mosaïques aux coloris bleu et vert qui s'unissent pour former des desseins aux formes rondes ou allongées comme les cellules vivantes.

Le Cavalier, mon deuxième prix en art déco, est habillé de larges rayures verticales aux accents de beige, d'orange et de lilas avec, sous les fenêtres centrales, des motifs divers où s'entremêlent l'orange, l'ocre, le lilas et le vert. Le Leslie, lui, se distingue par le blanc de ses murs et ses ornements en dégradé de jaune : de citron pâle à moutarde foncé. À côté de lui, s'élève un édifice en reconstruction, suivi d'un autre désaffecté, The Tide. D'autres hôtels sans prétention, tel feu le Victor, tout masqué de vert pâle, qu'une simple colonne peinte en vert tendre fait ressortir. Pauvre Victor! Pauvre Adrian aussi, qui a également deux teintes seulement, un peu de

vert tendre qui allège la lourdeur du rose gomme.

En fait, l'Art Deco District est assez bien conservé entre la 1^{re} rue et la 9^e rue. Entre la 10^e et la 15^e, où sont situés les plus beaux hôtels, c'est un immense chantier. Les édifices en reconstruction côtoient ceux qui attendent un sort meilleur. On sent tout de même les efforts pour maintenir en bon état les bâtiments fonctionnels et revamper ceux qui sont désaffectés.

J'allais oublier ma chambre de style Art déco : murs au gris incertain et plafond blanc, mariés par une bande rose antique, meubles vieillots dont les décorations rose gomme ne réussissent pas à donner vie au gris foncé, un plafonnier quelconque aux trois grosses ampoules blanches et rondes. Toutes les couleurs se confondent dans les fibres du tapis. De ma fenêtre, je peux voir, en oblique, la mer et sa faune quotidienne. Tout à côté, un édifice désaffecté, est habité par des couples de pigeons qui n'ont rien à envier aux clochards blancs ou cubains, qui picolent au-delà de la 15^e rue.

La vie en rose décadent

Au-delà de ce district, c'est la vie en rose déco décadent. Les bâtiments vieillots aux teintes fanées en phase de reconstruction, loués encore comme *ocean front condos*, sont comme des monarques en déchéance. Des édifices autrefois prestigieux, tels le St-Moritz et le Crest Shore, bombardés par le temps, aux fenêtres placardées, ont des allures de rois détrônés. Ces hôtels de seconde classe sont habités majoritairement par des personnes âgées, des *senior citizens* comme on les appelle aux États-Unis, qui paient le soleil au prix de leurs pauvres moyens. Un Day's Inn, avec ses chambres à 79 dollars la nuit, est situé dans un milieu physique et humain en décadence. Des clochards cubains, assis sur le sol y boivent leur alcool préféré, le whisky. Des rues sales peuplées de commerces sans prétention abritent de nombreux Cubains de tous les âges, une majorité en développement dans un environnement dégradé.

Le Lincoln Road Mall, sur l'avenue du même nom, pas très loin du district art déco, semble échapper à la dégradation ambiante. La présence de gens bien portants à tous points de vue, de boutiques diversifiées aux étalages attrayants et de restaurants de bon goût, redonnent ses lettres de noblesse au quartier. La

Washington avenue, derrière la rue Collins paraît elle aussi prestigieuse, mais pour combien de temps encore?

Il n'y a pas qu'au-delà de la 15^e rue que ça grouille. Derrière la façade en bord mer de l'Art Deco District, à quelques pas à peine, sur la Collins avenue, se déroule la vie des *locals*, résidants, immigrés, services d'immigration et commerces cubains que se partagent une population de blancs vieillissants et une majorité de Cubains. Ici, on ne sent pas la violence, mais tout au plus l'envie, le mépris et la résignation au fond des yeux. C'est l'art déco défraîchi, sans sophistication, « mono ton », monotone.

En fait la cohabitation entre les Américains blancs, noirs et cubains est possible sur la base d'un statut socio-économique égal ou comparable. Sur *Collins avenue*, les pauvres vivent ensemble, quelle que soit leur couleur de peau. Dans les hôtels de l'Ocean Drive, la coexistence existe également, mais à condition que les gens de couleur ne soient pas trop nombreux. Le contraire serait surprenant compte tenu de la barrière économique. Le déjeuner quotidien servi dans le hall de notre hôtel illustre bien cette réalité. Se retrouvaient, chaque matin que nous y étions, un père noir de l'Ohio, venu participer au congrès de son institution financière accompagné de ses deux fils adultes, des familles, des couples d'un certain âge, des jeunes, déjeunant en toute tranquillité au son d'une musique universelle aux accents de jazz.

L'Art Deco District réussira-t-il à survivre et à se développer? À voir le train-train se dérouler au chic

restaurant l'Aoli de l'hôtel Cardezo, sur Ocean Drive, à la hauteur de la 11^e rue, on ne devrait pas s'inquiéter. Le gratin touristique et local se rassemble dans l'ambiance rassurante du jaune clair, de l'orange brûlée et du lilas que le violet des tabliers des serveurs et des nappes agrmente. La vraie vie est en train de reprendre ses droits sur le bord de mer, au plaisir des touristes qui se promènent en ayant l'air surpris qu'il existe toujours.

Pour combien de temps? En tout cas, pour l'instant, Ocean Drive est le territoire qui offre la plus grande concentration de beau monde au pied carré. Le lieu est peuplé majoritairement de jeunes hommes, de toute évidence moins fragiles que leurs aînés à la peur de côtoyer un danger réel, imaginaire ou amplifié. C'est un bon côté de la médaille : la face rose! Quoi qu'il en soit, l'avenir prendra vraisemblablement la couleur des tons foncés et chauds de la réalité.

Orlando

Orlando ou le génie américain

Si la Floride est surtout connue et fréquentée pour ses stations balnéaires de la côte est, plus particulièrement celles qui vont de Palm Beach à Miami et dont l'essentiel du produit est le soleil, la Floride centrale, là où l'État est le moins large, est beaucoup plus typique du génie américain. La ville d'Orlando, située à l'intérieur des terres, à une heure de route de la mer, constitue le cœur d'un axe touristique créé de toutes pièces au fil des ans.

Il s'étend sur une distance d'environ 125 milles, de Tampa sur la côte ouest à Cape Canaveral sur la côte est, en passant par Orlando à peu près à mi-chemin. Le cœur de cet axe est sans contredit Orlando que ni les qualités intrinsèques ni l'éloignement de la mer ne prédestinaient à un tel avenir, n'eut été de la décision d'implanter en 1965 le Walt Disney World. Au fil des ans, le complexe de Disney s'est diversifié pour en arriver à l'offre de produits qui en font la renommée, c'est-à-dire Magic Kingdom, Epcot center, MGM studios, Pleasure Island, Discovery Island. D'autres attractions telles Sea World et Universal Studios sont également très populaires.

Sur la côte ouest, Tampa et les principales villes sises sur le golfe du Mexique, St-Petersburg et Clearwater, misent beaucoup sur la proximité d'Orlando pour retenir la clientèle touristique. Sauf quelques attraits majeurs tels Busch Garden et Cypress Garden à Tampa, et le musée Dali à St-Petersbourg, le produit de premier plan de ces villes de la côte ouest, tout comme celles de l'est, est le soleil. Par contre, leur environnement urbain et social est plus attrayant et plus sécuritaire que celui de leurs consœurs de la Floride du Sud-est. À l'autre extrémité, sur la côte est, Cape Canaveral représente un puissant facteur d'attraction que la présence de la mer permet d'exploiter encore plus dans les stations balnéaires environnantes : Titusville, Cocoa Beach, ou Vero Beach.

En fait, le véritable génie consiste à sortir des sentiers battus, contrairement à la folle ruée vers les casinos, et à créer de toutes pièces des produits touristiques uniques basés sur ce qui fait la force des Américains : son cinéma, dominant sur la planète, et son industrie spatiale. La mer et le climat favorable à longueur d'année de cette partie de la Floride constituent une composante complémentaire essentielle. L'espace et la fiction misent sur le besoin des humains de se dépasser, de comprendre l'environnement cosmique et de réinventer le présent. Leurs représentations contribuent à influencer la perception de la réalité. La féerie de Disney, la vision du futur de la planète véhiculée par Epcot, l'exploitation des productions cinématographiques et de leurs coulisses, participent à la conception de produits originaux et spécifiques. On crée la prospérité en inventant l'avenir, en l'imaginant

ou en magnifiant le présent.

Le reste, c'est une question d'organisation. Ça ne prend pas du génie, mais pour le management, les Américains sont difficiles à battre. J'ai eu l'occasion de le vivre lors de ma visite à Universal Studio. Seulement le fait de m'y rendre, étant donné que mon goût pour ce genre de foire n'est pas très prononcé et que ça exigeait un détour à cette seule fin, illustre bien le marketing très efficace relayé par le bouche-à-oreille. On constate l'efficacité de la gestion du produit sous tous ses aspects dans le contrôle des files d'attente, dans l'horaire des représentations, dans l'aménagement urbain original qui recrée, par exemple, la cinquième avenue à New York, le boulevard Hollywood, à Beverly Hills, dans la signalisation, dans la participation fréquente et significative des visiteurs dans la familiarisation des coulisses du cinéma et de la télévision et dans le personnel diversifié ethniquement et habile en communication.

La diversité et surtout la qualité des principales attractions sont incontestables. Je dois vous avouer que la simulation du Retour vers le futur dans le bolide du Doc est tellement réussie que j'ai dû fermer les yeux la moitié du temps en me convainquant que j'étais sur le plancher des vaches. La confrontation avec King Kong — 13 000 livres, 35 pieds — qui tient littéralement dans sa main le wagon et sa trentaine de passagers tout comme l'attaque du requin, Jaws — 3 tonnes, 32 pieds — qui tente de vous bouffer, sont réalistes au point qu'à certains moments, mes réactions attiraient autant l'attention que les monstres. Si mes moyens me l'avaient permis, je crois que j'aurais passé une semaine

à Orlando pour voir les autres attractions. Ce n'est pas peu dire.

J'ai quand même eu la chance de visiter, dans la ville d'Orlando, la Church Street Station située à l'ouest de la rue Church, dans le quartier historique du centre-ville. On y a restauré un ensemble d'édifices à l'image du Far West américain. Le site lui-même comprend des salles de spectacles à l'ancienne, des restaurants et des boutiques. C'est là que la vie nocturne est la plus intense. Les autres établissements à proximité sont toutefois plus accessibles puisqu'il n'y a pas de prix d'entrée comme c'est le cas dans ceux du complexe. On y trouve, entre autres, une réplique du Sloppy Joe's et du Fat Tuesday dont les originaux ont pignon sur rue à Key West. Comme quoi, il est possible de développer des produits intéressants en recréant le passé. L'ardeur que les Américains y mettent est incomparable.

L'aspect le plus surprenant d'Orlando, c'est l'aménagement très bien planifié du cœur de la cité autour du lac Eola, la présence des arbres et de l'eau dans le paysage urbain qui n'a pas été trop charcuté par les autoroutes. On sent un effort concerté pour maintenir une qualité de vie palpable. Même les clochards, discrets, semblent bien intégrés à l'activité du lieu. Dans les villes de la côte ouest, comme Clearwater, la peur est pour ainsi dire absente ou en tout cas n'influence pas les comportements. J'ai eu l'occasion de revenir du centre-ville à pied, tard en soirée, sans les craintes et sans les précautions nécessaires dans les principales villes du sud-est.

La vie de touriste

La recherche du bien-être total

Quand j'ai troqué mes vêtements d'hiver pour les shorts et les t-shirts, je n'avais pas vraiment conscience de ce qu'était la condition de touriste. Trente-quatre jours plus tard, je me risque à énoncer que la vie de voyageur, c'est la recherche permanente d'un état de bien-être total sur les plans physique, mental et social, qu'il faut reprendre tous les trois ou quatre jours, une fois que vous avez eu la chance de l'atteindre ne serait-ce que partiellement, ce qui n'est pas évident. En fait, c'est la même chose que le maintien d'un tel état satisfaisant dans le quotidien, à la différence que l'environnement est en mouvance constante. Ai-je réalisé cet objectif que tout touriste digne de ce nom recherche?

Pendant mon premier séjour de 13 jours à Fort Lauderdale, nous vivions dans un appartement de trois pièces et demie avec balcon commun situé suffisamment près de la mer pour parcourir la distance à pied en dix minutes. Un confort physique très acceptable, mais l'environnement social étouffant, composé de retraités francophones, représentait un handicap dans l'atteinte du bien-être visé, puisque nos moindres faits et gestes étaient surveillés. Cependant, la présence du soleil pendant une bonne partie de ce séjour a largement

contribué à maintenir un équilibre mental satisfaisant qu'une saine nourriture maison est venue consolider.

Le début de notre passage à Key West a été complètement pourri sur tous les plans. Un toit que nous partagions avec les coquerelles et un environnement social détérioré par le sentiment d'être encerclés par des Cubains et des Bahamiens, — qui n'y sont pour rien, remarquez bien! — ont gâché notre plaisir. Enfin, une panne de soleil de trois jours a mis *knock out* notre équilibre mental. La deuxième partie du séjour a rétabli un état de bien-être acceptable. Bien que le logis laissait à désirer, nous avions accès à une piscine et à une terrasse qui donnait directement sur la mer. Un environnement humain et social très *open* et trois beaux jours de soleil, ça vous *raplombe* le moral pour un petit bout de temps.

Fragilisé au début de notre séjour à Miami par les peurs réelles ou imaginaires, notre équilibre mental a pris du mieux au fur et à mesure de notre expérience. D'abord surpris d'être vivant après les premiers contacts *in vivo* dans l'ambiance dégradée des Cubains, notre crainte s'est ensuite évanouie pour laisser place à la jouissance du moment, au spectacle visuel des tons pastel et de la mer, toujours ensoleillée, que nous avions à portée du regard de la fenêtre de notre chambre sans balcon.

Enfin, à Clearwater Beach, le bien-être total était à portée de main. Le hasard nous a conduits à l'hôtel Econo Lodge où, bénis des dieux, le portefeuille aidant, nous avons la chance de disposer d'un grand balcon bien à nous, avec une vue imprenable sur le golfe du

Mexique. Il aurait fallu que notre appartement très vaste, presque neuf et décoré avec goût, soit situé sur un coin permettant un meilleur éclairage et une vision plus large pour que nous jouissions du bien-être total. Il aurait été également souhaitable de bénéficier de la présence du soleil, absent pendant les trois jours du séjour, pour améliorer notre équilibre mental qui en a pris un dur coup. Malgré tout, nous nous disions heureux de profiter d'un tel point de vue, surtout quand l'absence de l'astre solaire fait en sorte que toute l'activité humaine et sociale est à un niveau qui vous amène à regretter *Bahama Village*. D'autant plus que nous avons mis tous nos œufs dans le même panier en consacrant les trois quarts du budget à l'hébergement, ce qui nous empêchait, à toutes fins utiles, de dépenser de l'argent qui nous aurait permis d'être en contact avec des semblables aussi morfondus que nous. Maudit soleil! Je m'en souviendrai!

Ce séjour à Clearwater n'était que le début d'une période obscure, froide, interminable. Même la qualité du logement, de la bouffe, de la vie nocturne à Orlando n'a pas réussi à rétablir un équilibre mental durement affecté par des températures oscillant entre 50 et 60 degrés, que ne parvenait à réchauffer aucun soleil, si bien intentionné soit-il! Fortement déçus par la pluie ou le ciel nuageux qui vous obligent à mettre une pelure de plus sur le corps, seule la pensée de la neige et du froid a contribué à nous raviver quelque peu. Nous avons décidé de terminer notre voyage là où nous l'avions commencé, à Fort Lauderdale, et non en Louisiane que nous avions prévu de visiter. Notre objectif : profiter — une grosse gageure —, ne serait-ce que quelques jours —

espérance indécrottable —, des rayons d'un soleil dont l'absence avait aiguisé outre mesure le désir de sentir à nouveau sa chaleur enveloppante et réconfortante.

Nouveaux espoirs de bien-être total sur tous les plans. À Fort Lauderdale, nous bénéficions enfin d'un site de coin qui nous permettait de voir la mer d'où que nous regardions, après avoir lavé quelques vitres nous-mêmes. Pour 49 dollars, il ne faut pas être trop exigeant, surtout que nous avions accès facilement à une terrasse ensoleillée, pas trop fréquentée. C'est là que j'écrivais, en cette fin d'après-midi, comme ce fut le cas au cours de notre précédent séjour à Fort Lauderdale. Je jetais de temps en temps un coup d'œil, avec ou sans les lunettes d'approche, sur la plage encore peuplée et sur la faune humaine sereine et relativement jeune qui circulait sur le trottoir bordant l'océan. Tout ça dans une ville hospitalière et dans un établissement hôtelier dont la clientèle était plus variée que lors de notre premier séjour : Québécois, Philippins, Américains, British, gens de tous âges, couples, familles et personnes seules.

Ce n'est peut-être pas le bien-être total, mais ça donne une image assez précise de ce qu'il pourrait être. Il suffirait de profiter de la présence simultanée des conditions suivantes : un appartement de la taille du premier à Fort Lauderdale, situé sur un coin comme le dernier dans la même ville; un balcon comme celui de Clearwater Beach, un soleil éclatant accompagné d'un vent léger comme ce fut le cas lors des derniers jours à Fort Lauderdale, un environnement humain diversifié et un climat *open* comme à Key West, une bouffe succulente précédée d'un 5 à 7 sur une terrasse animée

et sereine. Est-ce possible? Y a des journées où on s'en approche. Ce qui fait qu'à bien y penser, la recherche du bien-être est probablement aussi importante que son atteinte...

Les vertus et les forces

Pour assouvir, ne serait-ce que partiellement, ce besoin de bien-être total, il ne suffit pas de le désirer, il faut trimer dur et constamment, être déterminé tous les jours et surtout les jours où on change d'environnement. En fait, son atteinte même très partielle exige le déploiement d'un faisceau de vertus et de forces tels le courage, la détermination, le sens de l'adaptation, de la décision et de l'aventure. Le tout assaisonné d'un brin d'orgueil, ne serait-ce que pour sauver la face par rapport aux autres et à soi-même.

Une fermeté alimentée par la méfiance à l'égard de ceux dont le but est de faire votre bonheur. Les hôteliers, par exemple, sont fondamentalement calculateurs. Ils vont d'abord vous proposer la localisation la plus difficile à louer, un endroit généralement sombre, sur le côté où le soleil ne perce pas ou rarement. Il est essentiel de vérifier avant toute chose l'appartement, après vous être fait vous-même une idée assez précise de l'emplacement idéal.

C'est ainsi qu'après avoir visité une chambre à Miami Beach, je me suis déclaré satisfait en réclamant toutefois l'étage le plus haut. « Vous voulez loger avec les

oiseaux? Vous êtes déjà au dernier étage » me répondit la préposée dans un français qui ne trahissait aucunement son origine irlandaise. À Clearwater, orienté dans un premier temps, vers l'appartement le moins ensoleillé et à l'opposé du golfe du Mexique, j'ai dû utiliser toutes les astuces et déjouer des obstacles tels le fait que le bon côté était réservé aux non-fumeurs — *It's cool!* ai-je objecté. J'ai au bout du compte réussi, pour 10 dollars de plus par jour, à loger dans un appartement avec balcon donnant directement sur le Golfe et à l'écart du trafic automobile. À Key West, d'abord confiné à une petite chambre à un seul lit donnant sur une galerie commune, j'ai finalement pu, après avoir effectué une visite des lieux, mené un interrogatoire serré et menacé d'aller ailleurs, profiter pour 10 dollars de plus par jour, de tout dernier étage de l'hôtel avec trois lits, une cuisine et un balcon personnel avec vue imprenable sur le quartier Bahama Village et sur les coqs qui s'y chamaillent.

De la détermination, mais aussi du courage, celui de prendre conscience, comme à Tampa et à Key West, que la place est possiblement infestée de coquerelles, celui de les capturer — ce qui est plus difficile lorsqu'elles sont vivantes — de les amener à la préposée, de foutre le camp et de chercher, après une journée éreintante, un refuge moins peuplé et plus accueillant.

Au début des vacances, je me sentais libéré de l'obligation de décider. Ça n'a pas été long que j'ai été confronté à la « décision de ma vie », à la question on ne peut plus existentielle : irai-je à Miami? Là où l'attitude rationnelle aurait dû s'imposer, je visionnais intérieurement les scènes d'horreur relatées par ceux

qui les ont vécues ou par ceux qui ont entendu les récits des victimes. Comme cette histoire incroyable d'un père, accompagné de son fils et de son petit-fils, agressé par un noir et qui a assisté, sous les yeux de l'enfant, impuissant, à la mort de son fils tombé sous les balles de l'agresseur. Ces visions contribuaient à créer une situation toute cornélienne : allais-je inéluctablement vers un destin fatal que plus rien, plus aucune force intérieure ne pouvait empêcher? J'ai finalement conclu qu'il serait dommage de céder à la peur de vivre et de rater la matière première, le vécu, pour écrire une chronique sur Miami. Je pourrais ainsi en parler avec la crédibilité et le prestige de celui qui a obéi à son fatum.

La capacité de décision, c'est bien beau, mais on est coincé par la suite pour développer l'esprit d'aventure, affronter le risque sans lequel le voyage devient n'a pas plus d'intérêt qu'un séjour organisé par de gentils organisateurs au service de votre sécurité environnementale et affective. Ainsi, une fois rendu à Miami, vous vous dites que c'est pas mal pépère de limiter l'aire d'investigation à l'Amérique blanche du bord de la mer. Pas assez peureux pour s'empêcher d'aller jeter un coup d'œil en territoire apparemment inhospitalier, mais pas fou quand même. Nous risquions notre vie avec certaines précautions. Lorsque nous partions en excursion dans la fourmilière cubaine, dans les coulisses, et que la marche ou le 5 à 7 se prolongeaient jusqu'au-delà de la tombée de la nuit, nous revenions par un chemin éclairé que nous avions eu le réflexe d'identifier avant ou dans le taxi d'une compagnie de blancs.

Certaines initiatives, en apparence inoffensives, peuvent se transformer en aventure involontaire. Ainsi, la décision de Jacques de retourner à *Bahama Village* prendre des clichés de la vie quotidienne des Bahamiens et des Cubains, l'a foutu dans une situation très périlleuse. Arpentant la scène de ses exploits photographiques, l'appareil bien dissimulé sous sa veste, il a été traqué par une mère de famille noire, intriguée par sa présence, qui lui demandait avec insistance de rendre des comptes sur les motifs de ses observations suspectes. Seule l'incapacité de lui répondre dans sa langue l'a sauvé d'une situation qui aurait pu avoir des conséquences plus graves. Il a quand même pu prendre des clichés de la petite épicerie du quartier et d'un noir en train de donner de la nourriture à ses coqs.

Non satisfait de son fait d'armes, Jacques s'est ensuite convaincu, la même journée, qu'il serait intéressant de capter avec sa caméra la faune bigarrée du bord de la piscine à Key West. S'apprêtant d'une manière un peu trop évidente à immortaliser les seins nus et les fesses à l'air des touristes, il s'est fait apostropher par un américain qui l'a d'abord informé, sur un ton ferme, de l'interdiction de photographier — *No picture! No picture!* — pour ensuite lui intimer l'ordre d'arrêter la manœuvre, sans quoi le gardien appellerait la police. Son unilinguisme, mais surtout la maîtrise de son orgueil amoché, lui a permis de s'en sortir.

La capacité d'adaptation, quant à elle, est étroitement liée à celle d'absorber l'information, de la digérer et par conséquent de parler la langue dominante, c'est-à-dire l'anglais ou plus exactement l'américain,

truffé de raccourcis et d'expressions maison. Commander une pizza par téléphone peut facilement se transformer en expérience culinaire décevante quand vous prononcez le « i » d'items comme un i français. Vous mangez votre pizza comme le préposé a compris que vous l'aimiez : végétarienne! Acheter du scotch peut être frustrant lorsque, comme Jacques, vous confondez *drugstore* et *liquor store*. Le scotch des pharmacies, non merci pour moi, à moins que Jacques ne se procure sa bière chez *Toys R US*.

Enfin, lorsque votre vécu n'est pas racontable et que vous avez l'impression que les vertus et les forces de tout bon touriste vous ont abandonné, il reste toujours l'arme des faibles, l'orgueil, qui pousse à embellir et à arranger la réalité insupportable. Les pêcheurs connaissent ça! Si jamais on ne peut parler à personne, on se convainc que ça pourrait être pire les deux pieds dans la slush. De l'amour-propre au sadisme, le pas est facile à franchir.

À l'aube de la peur

Mon premier contact avec la peur s'est produit lors de mon arrivée à Fort Lauderdale, le premier jour, au premier arrêt du premier feu rouge, à la sortie de l'autoroute qui donne accès à la ville. Quand j'attendais le signal de départ, un homme de race blanche — ça me fait penser à un certain journaliste judiciaire de Montréal — s'est approché du véhicule. Les yeux braqués sur moi, comme des fusils chargés, il quêtait, en désignant de son regard le message inscrit sur son carton affirmant être sans abri et sans le sou. Craignant un assaut sauvage, le temps que le feu a pris pour tourner au vert a été suffisamment long pour que je vive l'attaque en imagination pendant que mon visage, encore blême, virait au rouge.

Ce n'était que le prélude à un sentiment de peur, plus ou moins diffus selon les villes et les situations, qui allait habiter, tantôt d'une façon évidente, tantôt plus insidieusement, l'ensemble de notre séjour et de nos comportements dans les principaux sites de la Floride.

La première véritable expérience s'est présentée au cours de la quatrième journée à Fort Lauderdale. Une marche d'environ une heure et demie, dans la

clarté de la fin de l'après-midi, le long de l'opulent Las Olas Boulevard, nous a conduits à l'endroit prévu pour passer le cinq à sept. Constatant que nous avions oublié notre argent, plutôt que de retourner sur nos pas, nous avons choisi de poursuivre jusqu'au centre de la ville en espérant trouver un guichet automatique. Une fois l'argent en main, nous avons décidé de nous rendre à pied à un autre club, les Bads Boys, situé, pensions-nous, à une vingtaine de minutes de là, sur le Sunrise Boulevard.

De décision en décision, nous nous sommes retrouvés, à la brunante, sur un territoire urbain de plus en plus désert. À mesure que nous avançons vers la limite ouest de la ville, la nuit devenait de plus en plus noire, tout comme les quelques passants et les habitants. Quelques arpents encore, et nous avons dû admettre la réalité que nous redoutions : nous nous étions engagés dans un quartier de Noirs.

Incapables de décoder les attitudes et les façons de vivre des noirs, jeunes et vieux, que nous rencontrions de plus en plus nombreux, tout ce qui bouge nous paraissait une menace potentielle à notre sécurité. Dans notre esprit, tout endroit obscur et sans vie devenait un piège en puissance. Était-ce un groupe de jeunes noirs désœuvrés et inoffensifs ou encore une bande de garçons complotant l'attaque de deux touristes perdus? « T'es mieux de ne pas parler, lorsqu'on s'approche des gens. Ça pourrait leur donner des idées, d'entendre parler français! » me conseilla Jacques. Il a le don de me rassurer!

Fixés sur l'objectif d'atteindre le club, les pulsations cardiaques et le rythme des pas augmentaient pendant que nous serrions les fesses de plus en plus. Attention! Ces deux jeunes cyclistes noirs allaient-ils foncer sur nous ou passer tout simplement de chaque côté? Ils peuvent être armés. Ouf! Nous l'avons échappé belle! Ce n'est pas normal qu'à cette heure, tant de personnes attendent l'autobus en même temps! Apeurés par l'idée de marcher devant des gens groupés sur le terrain d'un dépanneur, nous tentions sans succès, immobilisés par le trafic, de traverser le Sunrise Boulevard lorsque nous avons miraculeusement aperçu le Bad Boys, une heure plus tard que prévu. Enfin! Ça mérite deux bonnes bières... Après cette leçon de vie dont le coût est inclus dans le prix de cette excursion aux limites de la peur, nous sommes revenus sagement en taxi commandé par téléphone et conduit par un blanc.

Il s'agit d'une situation exceptionnelle qui s'est répétée avec toutefois moins d'intensité à quelques reprises, à chaque fois que l'environnement humain était à 100 % noir ou plutôt à 99,9 %, parce que nous faisons baisser la moyenne. Tout ce qui bouge devient alors potentiellement périlleux sous la loupe d'une imagination débridée, nourrie copieusement par l'ignorance des façons de vivre de ceux que nous redoutons. En bord de mer ou dans un lieu peuplé majoritairement par des blancs, la peur se manifeste plus subtilement et le plus souvent sous le couvert de la prévention, pas toujours justifiée.

Lorsque l'on reste tout près de la mer comme à Key West et à Fort Lauderdale, on ne risque pas grand-

chose. À Fort Lauderdale, une bonne demi-heure en auto et une heure et demie à pied séparent l'ouest, où vivent les populations au teint plus foncé, de l'est, où demeurent celles à la peau blanche. Ce qui n'empêche pas les hôteliers de déconseiller aux voyageurs, par exemple, de s'aventurer dans certains lieux commerciaux de l'est à la tombée de la nuit.

Lorsque la frontière entre la mer et les quartiers populaires est mince et perméable, comme à Miami, la peur est plus présente dès que vous quittez l'océan des yeux. Vous êtes pratiquement confinés, à moins de prendre toutes les précautions nécessaires et de croire au destin, à vivre autour de votre hôtel ou dans des endroits de toute évidence fréquentés strictement par des touristes ou des locaux mieux nantis.

À Key West, les différences sont mieux intégrées au tissu social et urbain du vieux secteur de la ville. Les Bahamiens et les Cubains font partie du décor, même si, à première vue, le fait de séjourner dans Bahama Village peut sembler hasardeux. Une fois que nous avons saisi le sens amical de leurs sourires d'abord énigmatiques, que nous avons constaté que la rue touristique du village, la rue Petronia, est très bien éclairée la nuit et par conséquent assez sécuritaire avant 23 heures, que vous avez côtoyé ses habitants, la perception change, mais le goût d'aller vivre plus près de ceux qui vous ressemblent reste.

Quel que soit le lieu où vous êtes, environnement coloré ou pas, vous développez des réflexes préventifs. Le choix de la chambre ou de l'appartement, surtout

quand les édifices ne sont pas en hauteur, peut-être stratégique : éclairage suffisant, achalandage constant, assez près du centre d'activité. Une prévention élémentaire toute simple consiste à se loger dans un quartier où on se sent à l'aise. Enfin, les bons hôtels équipent leurs unités de doubles et même de triples serrures. Une autre précaution potentielle : on aura pris soin de garer son véhicule de telle sorte que la plaque d'immatriculation, et par conséquent sa provenance, soient plus difficiles à identifier. Ces gestes préventifs valent partout.

Après toutes ces mesures, si vous êtes encore inquiet, vous n'êtes pas fait pour ce type de voyage. Dirigez-vous plutôt dans un club Med ou quelque chose du genre, bien encadré et organisé.

Les ghettos

J'ai toujours haï les ghettos, ces lieux où les gens choisissent de vivre ou sont condamnés à vivre sur la base de leur différence. Ce sont des endroits souvent artificiels et parfois déprimants, privés de la valeur ajoutée qu'apporte l'intégration de groupes divers au sein d'un milieu qui devient ainsi plus riche et plus stimulant. Les ghettos sont basés sur les différences : de langue et de culture, de couleur de peau, de revenus, d'âge ou d'orientation sexuelle.

Les ghettos gais, par exemple, sont généralement déprimants parce que désespérément uniformes sous des apparences souvent clinquantes. Les barrières érigées dans le but de rendre la population homosexuelle majoritaire quelque part les rendent étouffants en empêchant l'entrée d'air frais de gens différents. Cependant, ces ghettos sont un peu moins mornes et oppressants lorsqu'ils sont bien intégrés géographiquement au cœur des villes comme San Francisco, Montréal ou Key West. J'y reviendrai. À Fort Lauderdale, où l'expression de la diversité est moins tolérée, on oblige les gens trop différents à s'expatrier en périphérie du centre de la ville et, cela va de soi, de

la station balnéaire.

On n'est pas obligé de se confiner aux ghettos. L'endroit où j'ai fait les rencontres les plus intéressantes à Fort Lauderdale, — le veuf éploré de l'Ohio et l'Allemande qui cruaisait les *nice boys* comme nous, Hum! — est un bar tout ce qu'il y a de plus *straight*, mais au moins où existe une amorce d'altérité bien réelle.

Bien que je comprenne et je respecte ce choix, je n'aime pas non plus les ghettos de vacanciers, que ce soient des établissements comme La Lorraine ou des territoires comme Hollywood, qui sont peuplés essentiellement de Québécois francophones. Les gens choisissent d'y séjourner par facilité pour se rapprocher des leurs ou pour se sentir plus en sécurité que dans un environnement anglophone peu enclin à soigner les touristes qui ne parlent pas leur langue.

J'ai le sentiment que plus les majorités, quelles qu'elles soient, sont intolérantes et fermées à l'expression et à l'intégration des diversités sociales, ethniques, économiques, religieuses, sexuelles, plus les ghettos sont florissants. Sous cet aspect, l'Amérique que j'ai vécue à date me semble assez *ghettoisée*. Les gens de couleur à l'ouest de Fort Lauderdale, les blancs, vacanciers ou pas, à l'est, tout près de la mer. C'est probablement le cas des principales stations balnéaires entre Fort Lauderdale et Palm Beach : Pompano, Gulf Stream, Boca Raton. Sauf Palm Beach où tout le monde est beau, riche, blanc, célèbre et a un char de luxe. Pas d'est et d'ouest; que des gens vivant dans des demeures

dont j'aurais tout juste les moyens de payer l'électricité.

Sur la côte ouest, dans la région de Treasure Island, d'Indian River et de Clearwater, la situation est inversée, puisque le golfe du Mexique se situe à l'ouest; ce qui fait que les personnes de couleur demeurent à l'est. La mer, c'est un peu comme du détergent à vaisselle, ça fait fuir les taches de graisse, les éléments indésirables à cause de la teinte de leur peau ou d'autres tares, en périphérie, c'est à dire loin des façades des stations balnéaires.

La ville de Key West présente un milieu plus tolérant et ouvert, peut-être parce qu'il s'agit d'un endroit où une partie des affaires est gérée par des gais et où beaucoup de touristes le sont également. Cette réalité, ajoutée au fait que des écrivains célèbres et des artistes y ont séjourné, alimente et encourage l'expression de la diversité des façons de vivre. Tout cela contribue à la cohabitation des différences puisqu'en fait, c'est la majorité traditionnelle blanche qui doit composer avec une minorité sexuelle dont le nombre sur l'île fait la force, qui est bien chez elle et qui en est consciente.

Le lieu où je suis en train d'écrire cette chronique, le bord de la piscine autour de laquelle des gens très divers sont allongés, symbolise pour moi l'amorce d'un monde ouvert à la diversité : couples gais, hétéros de tous les âges, qui se font griller la couenne qui les seins nus, qui les fesses à l'air, qui avec des maillots ordinaires. Il suffirait d'ajouter quelques familles, des personnes âgées, des individus de culture et de race différentes, des vrais bronzés quoi, et ce serait pas mal. C'est tout

de même désespérément blanc toutes ces peaux dont le statut socio-économique, comme le mien, leur permet d'abord de se rendre à Key West et ensuite d'y séjourner dans un établissement dont la piscine donne sur l'océan, pas très loin de *Bahama Village* et des *guest house* à 59 dollars.

Ne vous en faites pas, l'Amérique blanche des bords de mer se porte bien. Le jour où les différences de toute nature se côtoieront harmonieusement sur un territoire ou dans un lieu donné n'est pas pour demain.

Les rencontres

À moins de se contenter de parler à des Québécois, les rencontres sont un peu le sel d'un voyage plus ou moins fade, selon que vous en faites plus ou moins. Elles sont comme la température : froides — *cold* —, agréables et chaleureuses — *nice and warm* —, froides, mais agréables — *cold but nice* — ou simplement belles — *fair* — sans plus.

Amorcée sous le signe du silence pendant la première partie de la randonnée sur le Jungle Queen, sur la rivière York à Fort Lauderdale, la rencontre avec un jeune Français s'est vite transformée en déluge de paroles. Il s'est aperçu que nous parlions français et que je semblais intéressé à engager la conversation. L'eau du déluge, c'était surtout lui qui la fournissait. Il mesurait tout ce qu'il voyait en le comparant à son équivalent français : les villes américaines sans histoire et sans cœur, les bateaux de plaisance français dont les plus gros sont comparables aux plus petits des USA, le coût énorme du logement pour les Français par rapport à une plus grande accessibilité en Amérique.

Son attitude me rappelait celle du producteur agricole d'une région de France. « Ce que je vois, ici

en Amérique, me fait encore plus apprécier mon pays », m'avait-il confié. C'est malheureusement le réflexe naturel de tout être humain transporté dans un pays étranger, du moins au début de son séjour, que de se fixer des repères en faisant des comparaisons avec ce qu'il connaît le mieux, son pays d'origine.

Pour en revenir à mon premier Français, nos rapports se sont rapidement refroidis. Je me suis rendu compte qu'il profitait de l'ambiance, encore amicale jusque-là, pour me vendre, le ringard comme dirait le guide *Le Routard*, le passeport de sa deuxième journée gratuite à Universal studio, à Orlando, que tout le monde peut se procurer à la fin de la première, sans que ça coûte un sou! Manœuvre qui avait pour but, m'a-t-il avoué candidement, de l'aider à financer son voyage d'étudiant paumé. En plus d'endurer pendant une heure ses questions indiscretes sur ma vie privée, il aurait fallu que je participe au financement de son périple? *Cold*, la rencontre!

Cold but nice, la rencontre avec le British, immigré depuis 40 ans et qui vit aux États-Unis dans le Connecticut. Ingénieur retraité d'une prestigieuse compagnie américaine, père de famille, il séjournait pour un mois à Fort Lauderdale avec sa femme et sa fille dans un des appartements de l'hôtel que nous habitons. La première partie de notre conversation, très polie, s'est limitée aux banalités usuelles, débitées avec une chaleur contenue de part et d'autre. Tout y a passé : les métiers, les temps plus durs pour les jeunes, les biens possédés, les diplômes et autres généralités sur tout et sur rien. Il m'a quitté, ce soir-là, en m'écrivant en

lettres carrées sur un morceau de papier — For yours memories — ces deux phrases : « Today I met Peter D. Griffiths from Hartford, Connecticut, originally from England. We have discussed a few subjects. » Il m'avait également fait goûter son gin, un dry qu'il paye dans les 100 dollars la bouteille. « *Smooth! Smooth!* » ai-je apprécié, plus impressionné par le réchauffement de ce British qui avait jusque-là très bien représenté la froideur légendaire de ses compatriotes que par le goût du gin qui, en passant, était excellent. *Nice! Nice!*

Débarrassés des conventions empesées d'une première rencontre, la deuxième, avec le coup de pouce des apéros déjà consommés, déboucha sur un sujet que je sentais très brûlant pour les Anglais, la situation irlandaise. Un deuxième *Good Morning* fut lancé par un vrai British celui-là, un type qui séjournait à Fort Lauderdale avec sa femme et ses trois enfants en bas âge. L'Anglais s'est joint à notre petit cercle de discussion politique, sans toutefois intervenir. « La situation irlandaise, ça fait 600 ans que ça dure. C'est avant tout une question économique. Les catholiques sont pauvres et les protestants sont riches et, par conséquent, dominant sur le plan politique », m'a expliqué Peter. Très bien! D'un point de vue froidement logique.

La discussion déborda inévitablement sur l'expression des nationalismes dont je m'identifiai comme un ardent défenseur dans le contexte canadien, « I am a separatist! » lui ai-je dit, utilisant le mot maudit pour qu'il comprenne bien. Je lui rétorquai qu'il était normal que des peuples, des groupes nationaux veuillent décider eux-mêmes de leur propre sort et s'exprimer à

travers leurs institutions. « Pas du tout! L'expression des nationalismes *is bad*, regardez ce qui arrive en Yougoslavie », me répondit-il. « Et les Anglais sur leur île, peureux comme tout de se mesurer aux autres, ne sont-ils pas nationalistes? » lui demandais-je. « Yes, but it's bad too! L'idéal ce sont les Américains, « the best in the world! » claironna-t-il en pensant clore la question par un argument d'autorité. Comme si les Américains n'exprimaient pas leur patriotisme en se protégeant sur le plan économique et même plus, leur impérialisme en régissant la vie internationale. Voyons donc! J'en ai tiré la conclusion que l'expression du nationalisme était acceptable lorsqu'il est fondé sur la puissance. Il ne faut pas également que ça empêche les grands systèmes de fonctionner dans le sens des intérêts des pays les plus forts et des citoyens qui y vivent. Et surtout que ça ne brise pas le caractère unique, insistait Peter, d'un pays comme le Canada qui n'est sûrement pas nationaliste, voyons! « Nice discussion! » a-t-il conclu, visiblement satisfait d'avoir démasqué un séparatiste.

Nice and warm, cette Allemande. Une vraie mère pour nous! « N'allez pas à Miami, c'est trop dangereux. N'allez pas à Key West, c'est trop coûteux. » Un peu plus et je comprenais qu'elle voulait que nous restions à Fort Lauderdale comme elle qui, depuis quelques semaines, y séjournait seule, son *husband* ayant dû, la pauvre, l'abandonner ici pour cause d'activités professionnelles. Elle semblait accepter assez allègrement cette épreuve et surtout chercher du support auprès des jeunes hommes, au grand dam du veuf de l'Ohio, un retraité tout comme elle, qui lui courait après. Il s'inquiétait à la pensée qu'Hooney, tout de même aussi âgée que lui, mais qui

paraissait 20 ans de moins, préfère des fréquentations plus stimulantes. Enfin, nous nous sommes vus davantage que nous nous sommes parlé — c'est éreintant de s'exprimer en anglais avec une Allemande. Mais la chaleur et l'intensité des contacts visuels, quelquefois accompagnés de courts échanges d'informations sur l'évolution de nos voyages respectifs, compensaient largement la rareté des paroles. « Two nice boys! » nous avait-elle qualifiés en s'entretenant avec le veuf éploré, qui s'adonnait à l'alcool depuis le décès de sa femme, m'avait-elle confié. Excuse-moi, Honney, de ne pas avoir été présent à ton dernier rendez-vous, la veille de ton départ pour l'Allemagne. *Warm and nice* Honney.

Et puis on n'y échappe pas! On peut difficilement éviter d'échanger avec des Québécois, mais ici l'exotisme fout le camp! D'où l'intérêt très secondaire de la rencontre qui, en d'autres temps et en d'autres lieux, serait pourtant très intéressante.

Une seule exception à cette règle. C'est la rencontre avec cette bonne maman choyée, rencontrée sur la terrasse de l'hôtel et qui partait l'après-midi pour Ste-Lucie avec sa bru et son fils, employé d'Air Canada, qui lui offrait la croisière comme cadeau d'anniversaire. Elle m'a raconté en quelques heures et en plusieurs tableaux colorés sa vie et ses maladies, le décès de sa sœur et de son curé préféré, la même année, le comportement raciste de son fils et des autres propriétaires d'Hochelaga-Maisonneuve envers les noirs désirant s'installer dans le quartier — on dit que c'est loué, on enlève la pancarte pour la remettre peu de temps après —, ses voyages au Lac-Bouchette, dans le temps du vivant

du curé Duchesne, juge à l'évêché et qui, pour ne pas payer trop d'impôts, avait demandé à ses supérieurs de verser son deuxième salaire aux œuvres de sa paroisse. Bonne croisière pour votre fin de vie, Madame maman gâtée! Vous ne m'avez pas laissé le temps, trop pressée de vous livrer en vrac, de vous dire que je vous trouvais bien charmante avec votre air très spécial : un mélange de Rosanna et de mémère Bouchard. Rosanna à cause de votre menton et de votre attitude à la fois volontaire et chaleureuse, mémère Bouchard, en lien avec les 50 livres que vous n'avez jamais réussi à perdre à la suite d'un traitement aux hormones contre la tuberculose. Une belle rencontre, *fair* où j'ai pu mettre en pratique la technique de l'écoute active. Vous en aviez tellement besoin et j'avais le temps!

Retour vers le froid

Fais du feu dans la cheminée

Après trente-cinq jours de *dolce vita*, en ce lundi chaud et ensoleillé de début février, nous aurions voulu trouver un prétexte pour éviter ce que nous redoutions le plus : le départ de Fort Lauderdale. C'est aussi difficile pour nous de partir que pour une mouche attirée par la couleur prometteuse d'un avenir meilleur, de se dégager du collant gommé utilisé par nos aînés. Le soleil nous allait si bien, confortable comme une vieille chaussure bien adaptée aux articulations mise à mal par un environnement nordique hostile.

La première journée de route a été agréable, pas tellement différente des jours où nous changions de ville en Floride. Ce n'est que le soir venu, au moment de louer notre chambre d'hôtel, que nous avons vraiment pris conscience que la température était passée, en l'espace de 24 heures, de 80 degrés à environ 50 degrés. Porter des shorts au déjeuner et revêtir un manteau d'hiver à l'heure du souper provoque un traumatisme dont nous n'avons pas pu ou pas voulu mesurer la gravité et les conséquences potentielles. Nous étions trop habitués par le soleil et mobilisés par l'objectif de parcourir la route en trois jours.

La deuxième journée du voyage de retour allait se charger de crever notre bulle. Amorcée dans la pluie et l'obscurité, à cinq heures du matin, histoire de prendre de l'avance, elle s'est terminée dans une situation encore plus merdique. C'est à l'approche de Washington que le périple s'est gâté. En plus du choc de voir nos paroles se transformer en signaux de vapeur sous l'effet de la baisse de température jusqu'au point de congélation — Hé! Oui! 32 degrés —, nous avons été immobilisés pendant une bonne heure et demie par une tempête de glace que les Américains appellent le *slip-and-slide* — c'était écrit à la une du Washington Post, le lendemain. La glissade, quand elle n'est pas en traîneau, est pas mal moins poétique que *la tempesta di mare* de Fort Lauderdale. Washington ne semble pas vivre de vrais hivers comme nous plus au nord, mais souffre davantage des inconvénients liés au point de congélation. Tout compte fait, c'est un endroit idéal pour une capitale, en équilibre entre le chaud du sud et le froid du nord.

Notre journée était à l'image du refrain d'une chanson de Jean-Pierre Ferland, *Fais du feu dans la cheminée*, que Jacques a fredonné dès les premières heures du jour. Automatisme culturel ou anticipation?

De toute façon, le feu dans la cheminée allait attendre! C'en était fait de notre objectif de parcourir le trajet en trois jours puisque les conditions météo nous ont obligés d'arrêter trois heures plus tôt que prévu, à Laurel, tout près de Washington, dans un hôtel dont le grand confort n'a pu compenser le climat de déprime totale.

Accablement que la journée du lendemain, la troisième, a consolidé et nourri. La désensibilisation de notre peur de l'hiver, amorcée brutalement la veille, s'est poursuivie intensivement avec des routes qui rendaient la conduite hasardeuse et stressante. Le froid continuait graduellement et sûrement à reprendre possession de notre environnement, maintenant semblable à celui prévalant à notre départ de Québec au début de janvier. La température de moins dix degrés Celsius ou dans les 20 degrés Fahrenheit, au moment où nous avons interrompu notre route, commandait de changer le refrain nostalgique de Jean-Pierre Ferland pour celui d'une chanson à répondre du terroir qui pourrait s'intituler *Chauffe la truie, on arrive!* Les deux seuls événements positifs de cette journée sont : un séjour prolongé dans le bain-tourbillon de l'hôtel, une façon radicale de combattre l'état d'hibernation en train de nous envahir irrémédiablement, et un souper avec des gens chaleureux dans un décor hawaïen. C'est mieux que rien!

La joie de revoir Montréal, d'entendre les premières chansons francophones depuis un bail, de circuler en auto dans un environnement routier familier, s'est rapidement transformée en cauchemar lorsque nous avons marché par 25 degrés au-dessous de zéro plus le facteur vent, la courte distance de vingt minutes au cœur de la rue Ste-Catherine est. Pendant que Jacques craignait que ses oreilles, de nature fragile, se cassent et tombent sous l'effet combiné du vent et du froid, je pensais perdre, en quelques minutes, la tête et le bronzage chèrement acquis.

J'avais vraiment le sentiment d'avoir échangé quatre trente sous pour 50 cents : Céline Dion en anglais pour Céline Dion de temps en temps en français, la musique classique de Miami pour celle de Montréal, des tas de chaînes de restauration rapide pour à peu près les mêmes avec en prime les St-Hubert, un milieu complètement anglophone pour un environnement partiellement francophone, les films américains en anglais pour les films américains en français ou en anglais et surtout, le chaud pour le froid.

À bien y penser, ce n'est qu'une impression comptable! Pourquoi tiens-je tant à revenir chez nous? Malgré les intempéries, c'est le seul endroit où je peux vivre. C'est la société dans laquelle je suis tricoté serré. Ce qui m'aide à mieux comprendre pourquoi de nombreux Québécois en Floride recréent un « Petit Québec » à leur usage exclusif. Ce qui rend possible de profiter des bienfaits de l'hiver floridien tout en bénéficiant de la chaleur du cocon médiatique francophone, de vivre l'environnement québécois par satellite interposé.

Vingt ans après...

Les principaux changements

Du point de vue du touriste saisonnier québécois qui passe l'hiver, ou une partie de l'hiver en Floride depuis de nombreuses années, il faut du temps avant que le changement soit observable. Mais on finit toujours par constater des aspects visibles, surtout quand on n'a pas le choix de remarquer la construction de nouveaux immeubles ou la réalisation de travaux majeurs sur le plan des infrastructures.

Pour d'autres transformations plus intangibles comme le sentiment de sécurité ressenti dans un lieu de séjour donné, l'ouverture aux différences sur le plan sexuel ou encore l'évolution de la composition démographique des communautés hôtes, il est plus difficile de les observer. Ça prend du temps avant que le chat sorte du sac. Ces changements ont pourtant des incidences sur la vie des personnes qui séjournent périodiquement dans les villes de Floride.

À un moment donné, on est amené à prendre acte de ces mutations immatérielles à partir d'indices observables, la lecture des journaux, les échanges avec des touristes et la fréquentation des populations locales.

Pour ma part, des moyens complémentaires m'ont aidé à identifier l'évolution de la situation : la

confection de l'album de photos intégré au présent ouvrage — visite et sur les sites d'intérêt, organisation des images, rédaction des commentaires — et la recherche documentaire sur les sujets retenus.

Mes propos ne sont pas seulement factuels et descriptifs. Je tente de cerner le pourquoi et les principales conséquences de ces changements sur les touristes, plus particulièrement sur les nombreux Québécois qui séjournent en Floride.

La bataille des promenades sur le front de mer

Au cours des vingt dernières années, les principales villes de Floride ont déployé beaucoup de ressources financières et d'énergie pour rendre plus attrayante l'offre touristique au sein de leurs stations balnéaires respectives. Beaucoup d'efforts ont été consacrés à la modification de cet élément majeur.

Dans cette perspective, le travail des villes porte non seulement sur les infrastructures existantes, mais aussi sur les immeubles désuets qui sont ainsi remplacés par de hautes tours qui permettent de densifier l'occupation humaine. De l'énergie est également mise à profit pour créer ou revamper d'autres sites d'intérêt qui font partie intégrante de leur offre touristique, le centre-ville et les bâtiments historiques.

La ville de Fort Lauderdale Beach a pris une avance sur ses concurrentes dans la bataille de modernisation de ses installations et de son parc immobilier. Il importe de se rappeler qu'en 1986, Fort Lauderdale a réalisé une promenade piétonnière en bord de mer de 2 milles de long. L'élément le plus

spectaculaire a été la construction du mur anti-vague, le « wavewall », qui est devenu l'image de marque de la station balnéaire.

Les photos de l'album montrent clairement que *La Venise d'Amérique* a réussi le tour de force de reconstruire en très grande partie les immeubles qui longent sa façade sur la mer. C'est ainsi que des chaînes hôtelières de prestige — Ritz Carlton, Hilton, Westin Diplomat, Atlantique — ont construit des édifices à l'architecture raffinée. Plusieurs tours résidentielles, dont la conception s'inspire de la vie maritime, ont été bâties sur des terrains occupés antérieurement par des immeubles plus modestes, hôtels, restaurants et boutiques.

Fort Lauderdale a revitalisé le cœur de son centre-ville en investissant des ressources pour faire de sa promenade sur le bord de la rivière York, un lieu attrayant où les hautes tours d'habitation cohabitent harmonieusement avec des bâtiments historiques ou récréatifs.

La ville d'Hollywood Beach est également très combative sur plusieurs fronts dans la modernisation de ses infrastructures et de son parc immobilier. Elle a réussi le tour de force d'accueillir, il y a quelques années, sur l'artère principale qui longe la mer — South Ocean Drive, pas très loin du « Broadwalk » — le plus imposant complexe hôtelier de luxe du sud-est de la Floride. Il s'agit du Westin Diplomat qui compte près de 1000 chambres réparties sur une trentaine d'étages. Ce vaste ensemble possède 2 piscines extérieures, un spa complet et 8 restaurants sur place. Cet acquis immobilier majeur insufflé un prestige accru à cette voie

déjà peuplée de hautes tours résidentielles construites au cours des dernières décennies.

Il convient de rappeler que, depuis les années 1920, Hollywood Beach dispose d'une promenade en bord de mer unique en son genre, exclusivement piétonnière, appelée « Hollywood Beach Broadwalk ». Elle s'étend sur près de deux milles et demi le long de l'Atlantique. Au début des années 2000, un mur de protection a été construit et l'artère, jadis asphaltée, a été pavée de briques. La promenade mesure plus de 26 pieds de largeur et possède sa propre piste cyclable. Le « Broadwalk » est un paradis pour les randonneurs, les joggeurs, les cyclistes et les enfants de tous les âges. La mise en place récente de plusieurs oasis de repos et de services favorise le confort des usagers. « Charnow Park », très attirant pour les jeunes, a été construit au cours des dernières années.

Le cœur du « Broadwalk » est en transformation avec la construction du « Margaritaville Resort Beach ». Le nouveau complexe comprendra 350 chambres, plusieurs étages de stationnement, des piscines, des centres de soins et de conditionnement, des commerces et des espaces pour les congrès. Cette réalisation, débutée en 2013, était attendue depuis bon nombre d'années. La construction du complexe devrait avoir des conséquences sur le rajeunissement des immeubles du « Broadwalk ». En effet, de nombreux bâtiments actuellement occupés par l'hébergement, la restauration et les services, datent des années 1960 et 1970. Plusieurs sont visiblement au bout de leur vie utile. Mais cette modernisation du parc immobilier du « Broadwalk » va probablement s'échelonner sur au moins une décennie

ou deux.

Plusieurs autres villes de Floride ont également réalisé, au cours des dernières années, des travaux majeurs de rajeunissement de leur promenade en bord de mer. C'est le cas de Miami Beach qui a réussi à rénover les bâtiments patrimoniaux de son District Art Deco, situé à South Miami Beach. Les vieux hôtels délabrés se trouvant le long d'Ocean Drive, au-delà de la 14e rue, ont été remplacés par de hautes tours à condos qui accueillent des gens plus fortunés. De plus, Miami Beach a développé le « Lincoln Road Mall », situé pas très loin du District Art Deco, à l'intention d'une clientèle aisée attirée par la fine cuisine, les commerces à la mode et les galeries d'art prestigieuses.

Au cours des dernières années, Clearwater Beach a implanté une nouvelle promenade au cœur de la station balnéaire, sur une partie de sa large et longue plage de fin sable blanc. Le quai du fameux Pier 60 est situé au cœur du site piétonnier. C'est l'endroit où ont lieu les spectacles, les festivals et la célébration quotidienne du coucher du soleil sur le golfe du Mexique. Des installations récréatives à l'intention des enfants et la présence, sous une forme ou sous une autre, de plusieurs de leurs animaux préférés, font en sorte que les familles s'y sentent à l'aise. La marina, de l'autre côté de la rue, est naturellement intégrée à la promenade. Les amateurs de volleyball et les adeptes de soleil, les baigneurs, les marcheurs et les flâneurs profitent d'installations adéquates. Clearwater Beach a été désignée comme étant la meilleure ville balnéaire par les lecteurs d'USA Today, en janvier 2013.

Si on me demande laquelle de ces promenades sur le front de la mer est la plus attirante, je répondrai que chacune a sa personnalité et satisfait des besoins et des attentes diversifiés. Le « Broadwalk » d'Hollywood Beach est populaire, la promenade de Fort Lauderdale Beach est prestigieuse, celle de Miami Beach est festive et celle de Clearwater Beach est familiale.

Le redéploiement de la présence des Québécois en Floride

Dans ce contexte de modernisation du « Broadwalk », que va devenir ce que certains appellent « Floribec » et d'autres « Le petit Québec »? Le territoire assez flou de Floribec s'étend sur près de 5 km dans les villes d'Hallandale Beach, d'Hollywood Beach et de Dania Beach. Par contre, l'espace névralgique où sont concentrés les services à caractère touristique offerts aux Québécois, est constitué par la promenade du « Broadwalk » et une artère principale perpendiculaire à celle-ci, la rue Johnson. Le long de ces deux voies, mais aussi sur les rues derrière le front de mer, se trouvent des restaurants, des hôtels, des motels, des boutiques et des commerces de diverses natures. Les Québécois qui sont installés un peu partout dans le comté de Broward et dans celui de Dade, fréquentent en grande majorité cet endroit.

Or, c'est précisément au cœur de cet espace, à l'intersection de Johnson et de la voie piétonnière, qu'est en train de se construire le complexe de Margueritaville, qui inclut le remplacement de l'amphithéâtre actuel. Et qui plus est, un deuxième quadrilatère, adjacent à Margaritaville, est aussi en cours de rénovation.

Certains affirment que l'existence de Floribec est menacée. Ils ont observé que les signes de la présence francophone sont moins apparents et s'expriment dans un espace plus étendu. Ils ont peut-être raison. Mais dès maintenant, une question urgente se pose : est-ce que le projet de développement en cours de réalisation aura des conséquences négatives substantielles sur la vie et les services destinés aux Québécois? Est-ce que les Québécois risquent d'être expulsés, à moyen ou à long terme, de cet espace où ils vivent à leur façon depuis des décennies?

La prise en compte de certaines réalités incontournables concernant les modes de croissance privilégiés par les autorités d'Hollywood ne permet pas d'afficher un grand optimisme.

D'abord, la ville a déjà posé un premier geste en rasant une des plus importantes institutions du Floribec, le Frenchie's Café, au coin du « Broadwalk » et de la rue Johnson, de même que les petits commerces adjacents. En plus, on a jadis démoli des motels floribécois situés sur la plage de Hollywood pour y ériger des condominiums de luxe.

En réalité, ce que recherche Hollywood et toutes les villes aux alentours, c'est d'avoir plus de retombées financières provenant non seulement des taxes foncières, mais également des touristes. Cet objectif ne peut être atteint que par un développement fondé sur l'urbanisation en hauteur et, par voie de conséquences, par le remplacement de la clientèle actuelle par des personnes dont la capacité de dépenser est plus grande. Ce sont les résultats visés avec la construction de Margueritaville. Hollywood agit comme

les municipalités voisines qui ont déjà connu du succès en travaillant de cette façon.

Dans ce nouveau décor, les acteurs économiques vont probablement changer, car les restaurants et les commerces ne sont pas du niveau attendu par les clientèles plus aisées. En plus, il est prévisible que ces touristes potentiels proviennent de divers horizons ethniques et parlent la langue majoritaire, l'anglais. Les acteurs qui ne s'adaptent pas, plus particulièrement en matière de restauration et d'hébergement, seront remplacés par des nouveaux.

Sur le plan financier, la municipalité n'a aucun intérêt à encourager les Floribécois à rester sur son territoire. Il ne faut pas rêver en couleurs. En clair, cela signifie que l'achalandage actuel sera transformé, à moyen et à long terme, par une clientèle plus aisée qui s'appropriera cet espace et changera à son profit le profil économique et social du lieu. Ce phénomène s'appelle, en langage plus académique, un processus de gentrification. C'est même un résultat souhaitable pour la ville qui va bénéficier d'un niveau de dépenses plus élevées en provenance des touristes et ainsi récolter plus de taxes.

Si la gentrification se concrétise, diverses raisons amènent à avancer l'hypothèse que la présence des Québécois en Floride survivra à ce changement. D'abord, la clientèle francophone est en mutation. Les vacanciers de jadis sont devenus des retraités qui passent plusieurs mois par année en Floride et le coût excessif des assurances pour les personnes plus âgées en rebutent un grand nombre. Au total, on constate que la moyenne d'âge a baissé.

Dans la foulée de la crise économique de 2008, de nombreux Québécois plus jeunes ont fait l'acquisition de condos et de maisons, amplifiant ainsi la tendance des Québécois à être propriétaires de leur paradis hivernal. Malgré le fait que les « snowbirds » sont encore majoritairement composés de préretraités et de retraités, de plus en plus de familles passent les vacances d'hiver en Floride. Sans oublier que plusieurs Québécois ont acheté des condos comme investissement ou pour les louer à d'autres Québécois.

Les institutions qui répondent aux besoins de la clientèle francophone vont demeurer et se développer. On n'a qu'à penser au Club Tropical qui offre des spectacles de qualité à Hallandale, à West Palm Beach et au complexe Aztec RV Resort. Frenchie fait de même à Hallandale. Les Québécois continueront à aller aux grosses — Fort Lauderdale — et aux petites puces — Hallandale —, au centre commercial Sawgrass Mill, aux déjeuners dominicaux du Club Tropical, aux casinos et aux courses de chevaux.

Il en est ainsi pour le réseau très diversifié de services en français en matière de santé, de finances, de droit, de transactions immobilières, de rénovation, d'entretien et de surveillance.

Par ailleurs, le développement technologique des télécommunications permet aux Québécois de demeurer en contact avec le Québec et avec leurs proches et de gérer leurs affaires à distance : Internet, câble et satellites, tablettes, téléphones intelligents, Skype et autres bidules très accessibles au commun des mortels.

La résilience s'exprime dans le fait que les Québécois continuent, pour bien des raisons, dont la recherche de sécurité, à faire montre d'esprit grégaire quand il s'agit d'acheter ou de louer un condo. On a qu'à penser aux fortes concentrations de Québécois dans plusieurs endroits du sud-est de la Floride : Century Village à Dearfield, Hawaïen Garden à l'ouest de Fort Lauderdale, Rollen Lake à Hallandale et aux nombreux sites de maisons mobiles.

Il faut aussi prendre acte qu'à l'origine, l'espace Floribec d'Hollywood a été développé pour et par des Québécois d'une autre génération qui appartenaient à une classe sociale plus modeste. Le lieu ne correspond plus à l'image qu'ont les Québécois d'eux-mêmes. Qui va s'ennuyer des danses de groupe devant l'amphithéâtre, de la consommation illégale de bières au cœur de la promenade, des bars sans cachet, des terrasses rudimentaires de restaurants plus ou moins à la hauteur, des mâles machos qui parquent comme des taureaux dans l'arène?

Mais rassurez-vous, il restera toujours la tenue annuelle du « Canada Fest » qui se déroule sur le « Broadwalk », avec ses spectacles de musique country et la participation d'un grand nombre d'entreprises qui fournissent des services en français. L'événement risque de devenir le seul rassemblement de tous les Floriquébécois et, pourquoi pas, des nostalgiques qui se rappelleront l'époque de l'âge d'or de Floribec.

L'hispanisation de la Floride

Je ne suis pas fier de moi! Habituellement assez alerte pour détecter les réalités de mon environnement,

ça m'a pris beaucoup de temps pour prendre conscience d'un phénomène important qui se développe en Floride, où je vis mes hivers depuis 2007. Pourtant, plusieurs indices auraient dû m'alerter : ma coiffeuse des deux dernières années est une Équatorienne, ai-je appris en plâtrant avec elle, qui vit dans un quartier de classe moyenne de Miami avec sa famille. La langue officielle de son pays d'origine est l'espagnol, mais elle parle parfaitement le français. J'ai également constaté, au cours des ans, le nombre important de canaux de télévision hispanique sur le câble américain, observé que les circulaires d'épicerie devenaient de plus en plus bilingues : anglais et espagnol, vérifié que la communication des banques, des transports publics et de plusieurs commerces et services utilise les deux langues.

Ma sensibilisation s'est affinée lorsque j'ai participé, en mars 2014, au festival *Calle Ocho* sur la 8e avenue à Little Havana, un quartier tout près du centre-ville de Miami, essentiellement habité par des Cubains. J'ai été immergé dans l'atmosphère hispanique : les couleurs vives des costumes traditionnels, la joie de vivre, l'abondance de la bouffe et les sonorités entraînantes de la musique. Ce climat de liberté est à cent lieues de la culture anglo-protestante américaine où la jubilation est programmée et bien circonscrite, pour ne pas dire puritaine. Les défilés des jeunes Afro-Américains à l'occasion du « Martin Luther King Day », sont ternes en comparaison avec l'étincelante parade des Hispaniques à laquelle j'ai assisté cette journée-là.

C'est suite de ce moment mémorable que je me suis mis à documenter mes constats et mes émotions,

dans le but de les nommer et de leur donner un sens. La promotion du festival *Calle Ocho* prétendait être la plus grande fête hispanique du sud-est de la Floride. Mes recherches m'ont rapidement mené à formuler dans un mot, une réalité majeure, à savoir l'hispanisation de la Floride et, comme je l'ai constaté en cours de route, de l'ensemble des États-Unis.

D'abord, est-ce qu'on peut aussi utiliser le qualificatif de *Latino* pour décrire le phénomène? On peut employer indifféremment l'un ou l'autre terme : « Hispaniques » domine dans les statistiques officielles et « Latinos » est plus répandu dans la presse. Et puis, c'est quoi un Hispanique ou un Latino? Les deux appellations ne font pas référence à une race, comme c'est le cas des Afro-Américains, mais à un groupe ethnolinguistique qui partage une langue et un patrimoine culturels communs, à savoir la langue espagnole et le patrimoine hispanique. Aux États-Unis, la plupart des Hispaniques et des Latinos sont soit blancs ou métis — ce qui n'empêche pas un noir d'être Hispanique. Ils sont principalement d'origine mexicaine, portoricaine et cubaine, mais proviennent également d'Amérique du Sud, d'Amérique centrale et d'Espagne.

Le fait que les Hispaniques soient considérés comme blancs explique en partie ma difficulté à percevoir qu'il existe une forte proportion d'Hispaniques dans plusieurs environnements que je fréquente en Floride. En 2013, il y avait 23,6 % d'Hispaniques en Floride et 17,1 % dans l'ensemble des États-Unis. Cette proportion ne cesse d'augmenter dans l'ensemble du pays : neuf millions d'Hispaniques en 1970, 14,6 en 1980, 22,4 en 1990, 35,3 en 2000 et 47 en 2008. Je vous fais grâce des

estimations de croissance qui prévoient la poursuite de cette rapide progression.

La communauté hispanique de Floride est la troisième du pays derrière celles de la Californie et du Texas. Elle se répartit dans plusieurs comtés du sud de la péninsule floridienne, plus particulièrement dans celui de Miami-Dade, dont près des deux tiers des habitants sont Hispaniques, formant ainsi le plus grand groupe d'Hispaniques en Floride, concentré dans l'agglomération de Miami. On les retrouve en particulier dans les quartiers de la Petite Havane et d'Hialeah. Contrairement aux États du sud-ouest des États-Unis, les Cubains sont majoritaires : en 2000, 833 000 Cubains et 364 000 Mexicains.

En 2010, les 50 millions d'Hispaniques ont dépassé les 42 millions d'Afro-Américains sur l'ensemble du territoire des États-Unis. Leur immigration aux USA est en train de changer les choses sur les plans politique, économique et social. La minorité hispanique modifie la société américaine en l'imprégnant de ses couleurs tout en étant transformée par son pays d'accueil. Ce qui n'empêche pas les Hispaniques de garder un lien étroit avec leur terre natale, grâce au développement des moyens de communication.

De plus, l'arrivée des Hispaniques dépoliarise la relation des Américains blancs avec les Afro-Américains. Dans ce contexte en transformation, je comprends un peu mieux les raisons pour lesquelles les Étatsuniens de souche sont désorientés. Les minorités sont en train de devenir majoritaires en raison de la poussée démographique des Hispaniques, mais aussi

des Asiatiques. Certains estiment qu'il existe une forte probabilité que, dans quelques décennies, les blancs soient minoritaires aux États-Unis.

Une société en quête de sécurité

En tout cas, une chose est sûre : les Afro-Américains doivent se sentir moins seuls en prison. Car il fallait s'y attendre, le système de justice pénale des USA accorde aux Hispaniques le même traitement de faveur qu'il réserve, depuis des lunes, à sa minorité noire. En effet, les Afro-Américains sont incarcérés près de six fois plus que les Blancs, alors que les Hispaniques le sont près de deux fois plus. Ce sont surtout les jeunes qui paient le prix de cette iniquité. Qui plus est, selon un organisme crédible en la matière — Sentencing Project — plus de 60 % de la population carcérale provient actuellement des minorités raciales et ethniques. Ces tendances ont été intensifiées par l'impact disproportionné de la « guerre contre la drogue », qui fait en sorte que les deux tiers de toutes les personnes en prison pour des délits de drogue sont des gens de couleur.

La façon dont le système pénal américain, axé davantage sur la répression que sur la réhabilitation, traite, pour ne pas dire génère, par ses politiques, la délinquance de ces jeunes, ne peut avoir comme résultat que d'augmenter le sentiment d'insécurité au sein de toutes les communautés, les plus pauvres comme les plus riches. On ne fait qu'aggraver une situation déjà explosive, basée sur le maintien des inégalités économiques. Ce gâchis se passe au cœur d'un pays qui prétend exporter, et parfois imposer, ses valeurs de

démocratie, de justice, de bien-être général, de liberté et de bonheur. On est bien loin du compte...

La recherche de la sécurité est plus problématique et les menaces se sont diversifiées à la suite de l'effondrement des deux tours du World Trade Center, le 11 septembre 2001. Le combat contre le terrorisme est devenu la priorité. Le contrôle social s'est transformé : les libertés individuelles sont grugées par cette bataille contre les ennemis de l'extérieur comme de l'intérieur.

La lutte aux inégalités socio-économiques n'est pas à l'agenda. Mais l'écart entre les riches et les pauvres, qui sont en grande partie d'origines hispaniques et afro-américaines, constitue un facteur d'insécurité dans les grandes villes de l'État, surtout sur la côte est. La misère humaine est plus visible que jamais sur les promenades de front de mer où les démunis côtoient l'abondance érigée en système.

Malgré tout, le taux de criminalité baisse, comme c'est le cas au Québec d'ailleurs, ce qui fait qu'objectivement les villes de la Floride sont plus sécuritaires qu'il y a une vingtaine d'années. Par contre, chaque touriste ou vacancier saisonnier continuera à se sentir plus ou moins en sécurité, question de perception, selon sa résistance au stress, les conditions plus ou moins risquées du milieu dans lequel il séjourne et son choix d'adopter des comportements préventifs. Après tout, il est toujours possible de rencontrer, dans tous les lieux publics de la Floride ou comme partout ailleurs dans le monde, une personne mal intentionnée potentiellement dangereuse pour autrui.

Il ne faudra pas se surprendre que le phénomène des communautés entières qui se barricadent derrière des barrières et des systèmes de protection sophistiqués se perpétue. Le fameux droit constitutionnel américain de posséder et de porter des armes à feu restera plus que jamais un droit inaliénable avec les conséquences qui peuvent en découler.

Une ouverture timide et calculatrice envers la communauté gaie

Les minorités n'ont pas la vie facile en Floride. Un autre cas : le combat de la communauté gaie pour faire reconnaître ses droits, qui se déroule depuis des décennies, est loin d'être terminé.

Avant de partir pour un séjour d'une semaine à Key West, au début de l'hiver 2014, nous nous étions promis, Jacques et moi, de poursuivre nos efforts pour voir le c... de l'Amérique. Nous espérions que le passage du temps augmentait la probabilité d'observer in vivo le phénomène. Nous envisagions notre démarche, plus guidés par la curiosité intellectuelle propre aux chercheurs, que par la concupiscence de simples voyeurs. Nous avons pris soin de répéter l'expérience dans les mêmes conditions qu'il y a vingt ans. Il nous a fallu, bien sûr, veiller plus tard.

Vers 22 heures, nous nous sommes présentés sur les lieux d'expérimentation. Sans entrer dans les détails, nous avons dû constater qu'en 2014, les danseurs gais ne se dénudaient pas plus qu'en 1994. Peut-être aurions-nous pu observer un tel engin dans les arrières boutiques payantes, mais notre protocole de « recherche » ne le

permettait pas.

Après réflexion, nous en sommes venus à la conclusion que l'absence de changement ne faisait que refléter une réalité évidente : les gais de Key West et des grandes villes de la Floride ne sont pas des citoyens à part entière. Au nom de quels principes, par exemple, peut-on justifier l'interdiction, plus ou moins appliquée selon les villes, pour les danseurs mâles de ne pas se dévêtir devant la clientèle majeure et vaccinée d'un club gai? Le gros bon sens permet d'affirmer qu'on devrait leur accorder le même traitement qu'aux danseuses qui se dénudent sans contrainte dans les clubs hétérosexuels.

Nous nous sommes dit que cette interdiction, somme toute secondaire, reflétait le déni historique de la population de la Floride de reconnaître les droits de la minorité sexuelle gaie. En 1977, la Floride est devenue le seul État interdisant à tous les homosexuels d'adopter des enfants. Par la suite, un juge a statué qu'il n'y avait aucun fondement rationnel justifiant cette proscription. La décision des autorités de ne pas faire appel a rendu légale l'adoption par des gais. Par contre, à la suite d'un référendum tenu en 2008, 62 % des électeurs floridiens ont accepté des amendements constitutionnels visant à interdire le mariage homosexuel. Il n'est donc pas possible aux gais de fonder une famille.

En juillet 2014, 19 États et le District de Columbia ont légalisé l'union conjugale entre des personnes de même sexe. Depuis que la Cour suprême a invalidé la loi fédérale sur la défense du mariage en 2013, les défenseurs des droits des gais ont gagné plus de 20 décisions juridiques à l'encontre des limites fixées par

la Floride. Les nombreuses décisions en appel rendent probable que les juges de Washington puissent décider de la question pour tous les États.

L'attitude des Floridiens s'explique également par une pudibonderie certaine qui se traduit de plusieurs façons. Pour être allé à plusieurs reprises dans des foires d'art, j'ai constaté qu'il n'est pratiquement pas possible d'y trouver des représentations du corps de l'homme. Par contre, le corps de la femme ne pose pas de problème ni en photographie ni dans les tableaux. Je vous mets au défi de dénicher une reproduction du David de Michel-Ange, dans un lieu public, qui ne soit pas affublé d'une feuille ou d'un cache-sexe quelconque.

C'est probablement là une manifestation du puritanisme américain qui fait la vie dure au plaisir charnel. Bien sûr, il est facile de trouver et d'acheter des représentations artistiques de corps d'homme dans Internet, mais il s'agit d'une réalité virtuelle; ça n'a pas grand-chose à voir avec la vie réelle dans des sociétés plus conservatrices, comme c'est le cas de plusieurs États américains.

Par ailleurs, il est paradoxal que la clientèle « gaie » soit très courtisée par toutes les villes importantes de la Floride qui s'en servent même pour clamer leur ouverture à la différence sexuelle. Il semble que les gais répondent bien et soient très présents dans plusieurs villes de la Floride.

Pourtant, le message véhiculé par les entreprises est pour le moins ambigu. C'est comme si on disait aux gais : « Oui, nous sommes très heureux que vous dépensiez votre argent chez-nous, surtout que vous

en avez plus que bien d'autres, mais nous ne sommes pas très ouverts à la reconnaissance de vos droits. ». Autrement dit : « On aime bien partager ce que vous possédez, mais on ne veut rien savoir ce que de ce que vous êtes! »

Les gais sont assez futés pour savoir que l'argent fait foi de tout, se substitue aux autres valeurs et n'a pas d'odeur. Ils seraient bien fous de ne pas s'embarquer dans ce cheval de Troie. Le but est de s'immiscer dans des communautés par nature rébarbatives à la différence d'orientation sexuelle, dans l'espoir que le côtoiement mène éventuellement à l'approvisionnement.

Nous sommes revenus de Key West, résignés à l'idée que nous ne verrions jamais le postérieur de l'Amérique. Nous avons fait notre deuil de notre quête un peu... cucul. Mais le destin n'avait pas dit son dernier mot. Quelques semaines plus tard, Jacques est arrivé tout excité de sa visite au marché des petites puces, à Hallandale. Il croyait avoir découvert, par un hasard inouï, à travers un tas de bébelles hétéroclites, une statue très artistique, sans cache-sexe, possédant tous les attributs recherchés et plus...

Je n'ai pas réagi sur le champ à sa suggestion d'aller vérifier moi-même, trop mobilisé à ce moment-là par d'autres préoccupations. Dans les jours suivants, la découverte de Jacques continuait à me titiller. Ma promenade du dimanche m'a conduit instinctivement aux petites puces.

J'y retrouve Jacques qui m'indique l'endroit où se trouve encore l'objet, m'assure-t-il. Je m'y dirige et jette hypocritement un coup d'œil furtif sur l'œuvre qui

m'a séduit instantanément. Je réussis à savoir que le prix est de 40 dollars. Je reviens vers Jacques, le temps de récupérer mon argent et je repars vers le stand. Je prends la statue dans mes mains et m'adresse à l'un des deux vendeurs, à qui j'offre 10 dollars pour ce qui était devenu pour moi un trésor. Il consulte du regard son collègue, probablement le proprio, qui hésite quelques secondes et finit par accepter ma proposition. Le cœur me débattait. Jacques et moi étions fiers de posséder cet objet. Nous avions le sentiment que notre quête du c... de l'Amérique était en train de connaître un dénouement inespéré.

Revenu au condo, j'ai observé à satiété la reproduction de 12 pouces représentant deux lutteurs complètement nus, costauds et barbus, aux muscles puissants et finement sculptés, en train de se battre, regards concentrés dans l'effort. L'un d'eux tient l'autre à bras-le-corps pour le maintenir la tête en bas, dans une position inconfortable où il réussit à se défendre en agrippant fermement le sexe de son rival, pendant que le sien repose, décontracté, sur son ventre.

Devant la beauté transcendante de l'œuvre, j'en suis arrivé à la conclusion que tout devenait accessoire, y compris la nudité et la vue des attributs virils. Tout concourait à la création d'un état intérieur, qui transforme une banale réalité en une expérience profondément humaine. De la même façon, l'amour insuffle de l'âme à ce qui autrement ne serait qu'un simple accouplement. J'ai même été surpris de ne pas m'être interrogé sur l'orientation sexuelle des protagonistes.

Des recherches dans Internet ont permis

d'apprendre que l'œuvre, nommée *Les deux lutteurs*, est une reproduction romaine, d'après un original grec perdu, datant du 3^e siècle avant Jésus-Christ.

J'étais ému à la pensée que la réponse à notre quête émerge du fond des temps, par le biais d'une statue découverte dans un marché aux puces où aucun indice n'indiquait sa présence. Notre destinée avait définitivement emprunté une voie bien sinueuse! Un grand merci à l'imparable dieu nommé Destin!